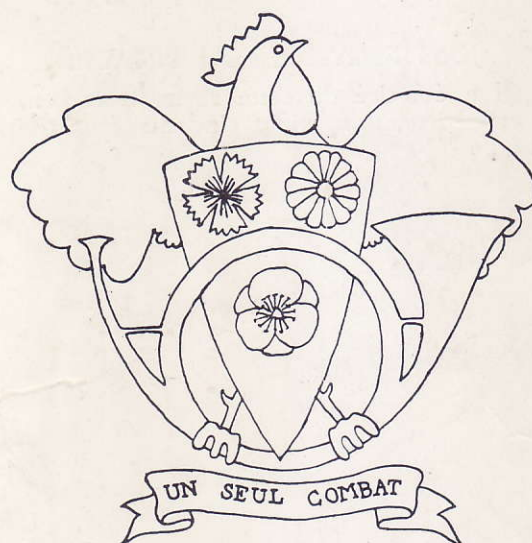


LA FOURRAGERE



BLANCHE

REVUE DE L'ÉCOLE MILITAIRE DES CADETS

2^{ME} numero

1^{ER} nov. 1943

JUSTIFICATION DU TIRAGE.

Il a été tiré de cette revue trois cents exemplaires, dont vingt-cinq numérotés de 1 à 25

LECOLE DES CADETS ! Pour ceux qui la connaissent, son nom évoque le souvenir d'une de ces vastes demeures anglaises où le proverbial confort ne devient vérité qu'avec l'aide du chauffage central ! Mais cela importe peu ; les bâtiments sont vastes et le parc a vu pousser des baraquements militaires, des garages, etc. Entre tout cela, de l'activité tout le jour, sauf quand toute la "bande" est à la manœuvre.

La bande . . . Ce sont les cadets de la France Combattante, les élèves de l'École créée par le Général de Gaulle et qu'il aime tant. C'est d'elle que sont sorties trois promotions dont les anciens sont maintenant à leur poste de combat.

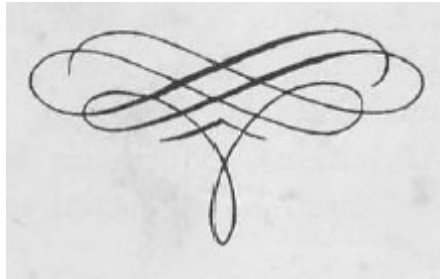
A la tête de tout cela, un Commandant et une équipe d'officiers dont je ne veux pas trop parler pour ménager leur modestie mais dont je puis dire qu'ils ont, grâce au pur idéal qui les anime, donné à toute cette jeunesse le sérieux et la flamme dont elle a besoin pour commander, pour obéir et pour garder elle-même son idéal intact.

"La Fourragère Blanche" sera le lien de ces jeunes. Elle a bien commencé, son premier numéro est une réussite complète. Il a été présenté par le Commandant Beaudouin dans un historique précis et vibrant.

C'est avec joie, je dirai même avec tendresse, qu'à la demande des cadets, je présente ce deuxième.

Colonel RENOUARD,

Ancien Commandant des Forces Terrestres en Grande-Bretagne.



LES AMIS DE LA FRANCE

L'édition d'une revue comme "La Fourragère Blanche" peut être assurée seulement grâce à des subventions, puisque son prix de revient excède grandement le rapport de sa vente au numéro.

Cette subvention vitale a été, une fois de plus, généreusement fournie par les "Amis des Volontaires Français" et je suis heureux qu'une occasion me soit offerte ainsi d'exprimer notre gratitude à cette Association ainsi qu'à tous ceux qui, depuis juin 1940, ont travaillé et donné, en faveur des Français rassemblés, en armes, sur le sol britannique.

Deux grandes associations contribuèrent essentiellement à la création et au maintien de l'Ecole Militaire des Cadets jusqu'au 31 décembre 1941 : The Anglo-American Committee of War Refugees in Great-Britain, branche de la Commission Internationale ; les "Amis des Volontaires Français". Ces deux Associations s'assurèrent en outre le concours du Comité "French Welfare" de Lord Bessborough, qui offrit son aide financière, et du British Council, qui accorda d'importantes donations de livres et de matériel d'étude.

Des femmes et des hommes éminents de Grande-Bretagne et d'Amérique, aidés de citoyens français résidant en Angleterre, avec un dévouement qu'aucune difficulté jamais ne rebuta, par une propagande intelligente et sincère, par d'heureux arrangements, par une coopération efficace et discrète avec l'Etat-Major français, parvinrent à mettre sur pied une organisation telle, que devait en sortir le petit St. Cyr de la France Combattante. Et depuis que l'Ecole Militaire est passée sous le contrôle exclusif de l'armée française; jamais un appel, destiné à augmenter le bien-être des Cadets, sous quelque forme que ce soit, ne leur fut adressé en vain.

Il est bon, il est juste que leurs noms soient conservés dans la chronique de cette Unité :

Du Comité Anglo-Américain :

Lord Tyrrell of Avon et sa fille The Hon Mrs. Jack Crawshay, Lady Abingdon, Madame E. Bellenger, The Marchioness of Crewe, Mr. Bertram de N. Cruger, Miss D. Dickson, Mrs. E. Gage, Mr. C. C. Gilpin, Captain Molyneux, Dr. A. Russell, Miss E. M. Pye, etc. et les milliers de citoyens anglais et américains qu'ils représentent.

Des Amis des Volontaires Français :

Monsieur D. Vienot, Lord Tyrrell of Avon, Earl de la Warr, Monsieur P. de Malglaive, Lord Ivor Spencer Churchill, Sir Eugène Ramsden, Colonel J. M. de Lagâtinerie, Lt. G. du Moulin, The Hon. Mrs. Jack Crawshay, Lady Peel, Lady Singer, The Hon. Harold Nicholson, Mr. A. Jenkins, Monsieur Morhange, Mr. S. Alergant, Lady Beauchamp, M. et Mme Severn-Storr, etc., etc., et les milliers de citoyens anglais et français qui les soutiennent.

La France est un trop grand pays pour pratiquer l'ingratitude. La reconnaissance de la France est donc acquise à tous ceux qui accueillirent, recueillirent et adoptèrent ses enfants, à tous ceux qui ne doutèrent jamais d'elle ni de son peuple souverain, en dépit des apparences mensongères, des calomnies humiliantes, du saccage des amitiés et des fidélités scellées et éprouvées, il y a un quart de siècle, sur tous les fronts et dans tous les secteurs tragiques.

Chef de Bataillon A. BEAUDOUIN,
Commandant l'École Militaire des Cadets.

LA FOURRAGERS BLANCHE

Directeur : PIERRE LEFRANC.
 Rédaction : ANDRE BERNHEIM.

Adresser toutes les demandes à
 P.O. Box 244
 London, E.C.4.

No. 2

SOMMAIRE.

	Page
LETTRE DU COLONEL RENOUARD	1
LE COMMANDANT BEAUDOUIN—LES AMIS DE LA FRANCE	2
LES ADIEUX A L'ECOLE DU GENERAL MONCLAR -	4
IL Y A DEUX ANS -	5
LA OU IL N'Y A PAS PLACE POUR LA REFLEXION (Raymond BANZET)	6
LE GENIE BASQUE (Michel D'ARCANGUES)	8
ESCALE AUX U.S.A. (Pierre CALONNE LE CAMUS) •	11
DE MADAGASCAR AUX "F.F.F." (Roger EDME) •	13
LE CUBICLE : Défense et illustration de l'infanterie (Lieutenant SOURIEAU)	15
BATTLE DRESS No. 2 •	16
LES SPORTS •	18
"NO MORE SMOKING ON THE DECK" (Pierre LEFRANC)	19
CRITIQUES :	
I - TÉMOIGNAGE D'UNE RÉSURRECTION (André BERNHEIM)	26
II - LE CINÉMA	28
DE FOURRAGERS EN FICELLE (Raymond VITTE) •	36

LES ADIEUX A L'ÉCOLE DU GENERAL MONCLAR

Le samedi 23 septembre le Général Monclar, Commandant en chef des Forces Terrestres en Grande-Bretagne, est venu prendre congé de l'École et lui présenter son successeur, le Colonel Marchand. Les Cadets ont particulièrement regretté ce jour-là l'absence du Colonel Renouard qui manque bien rarement l'occasion de se rendre à L'École, mais que ses fonctions empêchèrent de venir s'associer à l'hommage de notre unité. La prise d'armes traditionnelle a eu lieu et fut suivie d'un défilé de toutes les sections encadrées par leurs instructeurs. Le Capitaine de la foncière présenta cette année une École bien plus nombreuse et le Général, en la quittant, aura eu la satisfaction d'avoir présidé à ce nouvel essor.

Si cette journée solennelle doit laisser dans l'esprit des cadets la dernière impression de leur chef, ils n'oublieront pas ces visites inopinées où le Général nous interrompant quelques minutes au milieu de notre repas, s'inquiétait de notre forme et constatait avec une satisfaction paternelle l'augmentation de nos poids. C'est sans doute ces instants plus familiers que le



Général Monclar essayait d'évoquer en resserrant autour de lui notre carré, et son émotion à laquelle ne pouvait répondre que notre respectueux silence trahissait bien l'amertume des séparations que l'on connaît dans une carrière militaire. Sans doute a-t-il exprimé l'espoir de nous retrouver tous bientôt sous ses ordres mais le champ illimité de la guerre actuelle réduit impitoyablement les chances que l'on peut avoir de rencontrer ses chefs ou ses camarades. Que de fois le Général Monclar lui-même, de Narvik à Massauah, d'Angleterre en Afrique a-t-il été contraint de tenir de semblables réunions d'adieu ?

Un défilé impeccable est pour nous la seule manière de rendre hommage à un chef et de lui témoigner la fierté que nous avons d'être ou d'avoir été sous ses ordres. Le Général Monclar a autorisé les Cadets à s'exprimer dans ces colonnes. Puisse-t-il trouver dans ces quelques lignes ce qu'il aura sans doute déjà lu sur les visages qui se tendaient vers lui dans les allées de notre grand parc.

P. A.

IL Y A DEUX ANS

"L'ARTICLE PREMIER DE NOTRE POLITIQUE
CONSISTE A FAIRE LA GUERRE."

Général de Gaulle,
Londres le 15 novembre, 1941.

Extraits d'un discours qui porte ce titre : "Ce que
veut la France Libre."

"Le voyageur qui gravit la montée s'arrête parfois
quelques instants pour mesurer le chemin parcouru
et s'orienter vers le but."

Ainsi, comme il y a deux ans, nous devons faire
aujourd'hui. Ce message contient l'essence de ce que
nous voulons tous. De loin il n'a cessé de nous
satisfaire; nous ne devons pas trouver dans les
petites difficultés journalières matière à douter. Nos
pensées ou nos soucis ne peuvent atteindre cette
sphère où nous gardons nos grandes idées et où nous
forgeons notre idéal.

Si parfois le détail ne se maintient pas au niveau
de l'idée, au lieu de s'appuyer sur notre scepticisme,
à nous d'attaquer le vice de forme, à nous de
transformer les hommes après que les chefs ont
reformé les institutions. Que réfléchissent tous ceux
qui parfois sentent leurs efforts isolés ou dont
l'impatience exaspère la persévérance et la stabilité.

Si parfois le détail ne se maintient pas au niveau
de l'idée, au lieu de s'appuyer sur notre scepticisme,
à nous d'attaquer le vice de forme, à nous de
transformer les hommes après que les chefs ont
reformé les institutions. Que réfléchissent tous ceux
qui parfois sentent leurs efforts isolés ou dont
l'impatience exaspère la persévérance et la stabilité.

Les moyens d'atteindre notre but, à nous les
combattants libres, sont nets et notre voie est
clairement tracée.

Cette facilité fait que certains se laissent entamer
par les petites déceptions. Si notre lutte était de tous
les instants rien n'existerait que le but. Nous vous
demandons de lutter tous les instants, ce n'est pas
contre l'ennemi des mouvements de résistance mais
contre l'impatience, la déception, et le
découragement.

Nous ne devons jamais penser qu'il est trop tard ou
que nos espérances seront toujours déçues.

"Il n'y a pas le moindre doute que de la crise
terrible qu'elle traverse sortira pour la nation
Française un vaste renouvellement." Ce
renouvellement dépend de tous et de nous en
particulier.

L'ennemi l'a si bien compris que c'est à la jeunesse
qu'il s'est surtout attaqué. De cet acharnement est
sorti cette magnifique résistance, que des erreurs
passées sorte notre esprit de renouveau et notre
action.

C'est une éternelle erreur de penser que ce sont les
autres qui agissent. Les autres comptent sur vous.
Peut-on penser que ce symbole tous les jours rénové
du vieillard inféodant la jeunesse ne signifie rien ?

Pour nous l'article premier de cette charte
convenue est de faire la guerre. Pour la France
prisonnière nous accordons à ces simples mots un
sens grandiose. Et pour l'instant consacrons-nous à
cette grande tâche. Si parfois les guerres poursuivent
des desseins peu humanitaires, cette guerre est un
devoir humain que personne ne peut contester. Dans
le patrimoine du monde notre pays tient une des plus
grandes places. . . . Puisqu'il vit dans notre cœur ce
Devoir est donc une fin.



LA OU IL N'Y A PAS PLACE POUR LA REFLEXION

Cela se passait le 12 mai 1940. Depuis la veille nous avons commencé notre repli "stratégique", non sans avoir détruit au passage un peloton de motocyclistes boches, mais ceci est une autre histoire dont je vous parlerai peut-être un jour ici.

Je veux aujourd'hui essayer de vous décrire les impressions, les réflexes et l'état d'esprit que l'on a durant les moments où vraiment "ça chauffe." Ce sont là des sensations personnelles ; je ne pense pas que chacun ait la même réaction. De plus, il est délicat de raconter ses propres exploits, Je me retranche derrière la rédaction de la "Fourragère." Il paraît que cette "réserve" est superflue.

Donc le 12 mai vers midi nous arrivons à Crupet, petit village belge niché au creux des collines de l'Ardennes, à une vingtaine de km au Nord de la Meuse. Depuis le 10 nous ne nous étions pas lavés et nous n'avions eu que quelques heures de sommeil, si l'on peut appeler sommeil le fait de s'assoupir un peu, cassé en deux dans le fond d'un char. Quant à la nourriture cela avait été quelques morceaux de pain agrémentés du traditionnel singe, le tout englouti en grande hâte. Imaginez nos sentiments alors que nous arrivions dans ce village où les seuls habitants qui restaient étaient des lapins bien gras et des poulets dodus ! Il y avait aussi une quantité de vieilles armoires bien pansues et bien garnies.

Comme pour répondre à nos invocations aux dieux du sens commun, l'ordre bienheureux est exprimé : " Stop moteurs—quelques heures de repos."

Premier travail : se laver et se raser ; puis par équipe on organise une popote ; le matériel ni les matières premières ne manquaient.

Le premier sacrifice fut un gros lapin gris qui alla rejoindre dans le fond d'une cocote un assaisonnement préparé avec amour. Le cuisinier, en attendant qu'il mijote le temps nécessaire, prépare, histoire de nous ouvrir l'appétit, une énorme omelette. C'est un chef d'œuvre : nous venions d'en avaler la dernière bouchée quand le cri de "Alerte," "Tout le monde aux voitures" nous fait bondir. Parés, nous recevons des ordres précis. Les Allemands que nous avons "décrochés" au matin ne sont plus à présent qu'à quelques kilomètres de nous — on croit qu'un escadron monté français se trouve encerclé au milieu du bois dont nous apercevons la lisière à 500 m. seulement. Il faut une patrouille

(deux voitures) pour vérifier ce renseignement. La patrouille est désignée. Nous sommes 2ème voiture. Dernière recommandation "ne pas se laisser accrocher." "Moteur en route." Nous démarrons sur le chemin qui monte ; à peine avons-nous fait quelques mètres dans le bois qu'à un tournant de chemin la 1ère voiture (les occupants nous le racontèrent par la suite) aperçoit des uniformes gris-verts qui progressent. Le tireur vise, appuie sur la détente de sa mitrailleuse ; à la première rafale la mitrailleuse s'enraye. Le temps de changer l'arme, d'engager la bande, le chef de voiture appuie à nouveau sur la détente ; une seule rafale et la nouvelle mitrailleuse s'enraye ; c'était la première fois que pareille chose arrivait. N'ayant plus comme arme que ses révolvers le chef de la voiture No. 1. qui est également chef de patrouille, décide de s'en retourner. Dans nos épiscopes nous voyons sa voiture faire un demi-tour sur place, chenille droite bloquée. Nous l'imitons et nous voilà voiture de tête.

Je ne crois pas aux miracles mais ce fût une chance miraculeuse pour nous que ces deux mitrailleuses se soient enrayées, car il s'est révélé que le bois dans lequel nous nous étions engagés était déjà rempli de troupes allemandes et que c'était dans un véritable guêpier que nous entrions.

Au moment où nous commençons à redescendre la côte, une intense canonnade éclate. Au débouché du bois le spectacle que nous entrevoyons à travers nos appareils est terrifiant. Les boches avaient pris position sur les hauteurs et de là canonnaient "à qui mieux mieux" tout ce qui se trouvait dans le malheureux village de Crupet. En arrivant aux premières maisons les voitures se trouvèrent devant un indescriptible chaos. Nous nous rangions à l'abri précaire d'un pan de mur pour essayer d'y voir un peu clair. Le village que nous avions quitte presque intact est déjà à moitié détruit ; la route est encombrée de side-cars défoncés ; des obus paraissant venir de tous les côtés tombent partout ; la poussière et la fumée nous aveuglent. De ce bas-fond nous ne pouvons même pas répondre. Nous étions dans une vraie souricière. C'est là que nous avons perdu notre chef de peloton, le sous-lieutenant Guilbon, qui n'était d'ailleurs que prisonnier. Deux des chars du peloton étaient déjà hors de combat. Un agent de transmission en motocyclette, surgissant d'on ne sait où, nous apporte l'ordre de démarrer au

plus vite, car la route à flanc de coteau est minée et sautera d'un instant à l'autre.

Un coup d'œil sur la route, le problème est angoissant : à gauche le ravin, à droite un char qui flambe — l'espace entre les deux est-il suffisant ? Espérons-le, car il nous faut passer. Nous ne pouvons rester un instant de plus ; la route va sauter et nous sommes irrémédiablement perdus si nous nous attardons ; des obus passent en sifflant quelques fois à 1 m. seulement au-dessus de la coupole.

Première — deuxième, accélérateur à fond, la voiture s'élance. Ce qui s'est passé entre cet instant et le moment où la route a sauté, je ne crois pas pouvoir le décrire, car ce ne fut qu'une suite de réflexes, de gestes instinctifs et automatiques.

Le miaulement incessant des obus, les explosions devant, derrière, l'obstacle qui surgit, un coup de levier à droite, un coup de levier à gauche, la voiture chahute, saute, continue sa route. Nous sommes passés. A peine une minute. Broummmm derrière, la route saute.

Une demi-heure plus tard nous atteignons la Meuse. C'est là que nous retrouvons les débris de l'escadron ; jamais je n'ai vu des soldats aussi silencieux ; de temps en temps une question au sujet d'un tel ou d'un tel. C'était tout.

Les impressions qu'on peut avoir en un pareil moment ? — il n'y en a pas. On n'a pas le temps d'en avoir. Tout se passe tellement vite, les nerfs sont à tel point tendus que toute réflexion est impossible ; le seul souvenir que j'en possède c'est d'avoir eu la gorge serrée en atteignant les maisons de Crupet, en entendant siffler les premiers obus et en voyant les blessés et les corps allongés un peu partout ; après, plus rien.

Vous verrez, lorsque vous l'aurez vécu. Je crois que c'est là le seul moyen de connaître ces sensations inexprimables.

Je veux dire une chose pourtant — c'est après ces moments-là que l'on évalue la force des liens qui unissent tous les camarades d'armes, car c'est avec une grande peine que l'on compte les disparus et c'est avec une grande joie que l'on se retrouve.

RAYMOND BANZET.



LE GENIE BASQUE

Botz haren entzun nahiz, eraturik nago

Ni hari hullant eta, hures hurunago.

"Et j'erre en détresse à la recherche de cette voix.

Mais c'est en vain que je m'en rapproche, car elle demeure toujours fuyante."

(Vieux poème : "Le Rossignol chante en été.")

Etrange, impénétrable, comme la mer tourmentée de Biscaye qui baigne les plages sauvages de mon terroir.

Ce génie, on le trouve exprimé par ces bardes épiques qui écrivirent et chantèrent les plus belles pièces de la langue Euzkadienne, durant ce siècle mouvementé du XIXème.

Jose Maria de Yparaguirre, ce grand seigneur de la poésie basque, barde à l'humeur vagabonde, personnifia et incarna en quelque sorte l'âme errante, aventureuse et passionnée des Basques. Il parcourut tout son pays natal avec pour compagne sa guitare, chantant le soir dans les tavernes, où des hommes aux figures d'Indiens l'écoutaient en silence, sur les grandes places roses, sur les frontons brûlés par le soleil où les jeunes gens s'arrêtaient un instant de jouer pour écouter les vers qu'il lançait sur le vieux rythme à cinq temps du Zortziko ; ces vers que tout le pays devait reprendre en cœur et qui, volant de vallée en vallée, de bouche en bouche, devaient traverser les frontières et les mers jusqu'aux lointains territoires d'Amérique, où tant de frères avaient émigré.

Aujourd'hui lorsque dans une auberge un homme entonne un de ces vieux chants, toute l'âme du pays se met à vibrer dans les refrains que ces montagnards taciturnes chantent avec une virilité et une mélancolie farouches.

Pour bien comprendre ce génie d'Yparaguirre, il faut connaître cette époque, fantastique, où un souffle d'aventure traverse le pays. C'est l'époque où les quatre provinces péninsulaires se débattaient farouchement contre l'emprise de la Castille, les guerres Carlistes déchirent le pays, et où chaque arpent de cette terre devient un champ de bataille, chaque coin de montagne une embuscade. Epoque fabuleuse, où les Basques Français produisent les plus fameux contrebandiers, que le temps et le génie populaire ont transformés plus tard en héros légendaires, virtuoses de ce jeu, de ce sport, qu'est

la contrebande, et qui se transforme alors souvent en guérilla. Epoque où le général Zumalakareguy menace Madrid de ses armées et plus tard le Curé Santa Cruz avec sa troupe de partisans étonne les armées régulières par ses randonnées épiques à travers la montagne. Chaque fronton devient un champ clos, chaque taverne un fortin, chaque parole une chanson.

Yparaguirre lance alors ses plus beaux vers qui sont un appel désespéré pour sauver l'arbre de Guernika, et ce qui reste des vieilles libertés dormant à l'ombre de ce chêne ancestral. Son chant déchaîne une telle fougue chez ses compatriotes que les autorités espagnoles, le jugeant dangereux, l'exilent. Il part alors pour l'Amérique lointaine non sans avoir crié toute son amertume et la nostalgie qu'il ressent de ce départ dans son "Adieu au pays basque." Et ses vers possèdent en eux toute la chaleur de cette lumière qui baigne son pays.

A Yparaguirre succède un autre barde, peut-être moins passionné mais plus fin, plus distingué: P. M. Otaño. Ses poèmes qu'il écrit au cours de la deuxième guerre Carliste sont peut-être les plus parfaits et les plus beaux de toute la littérature basque. Il écrit avec moins de spontanéité que son prédécesseur, mais il lui est probablement supérieur. Plus sobre, il juge les choses avec moins de passion. Lui aussi pourtant entraîné dans cette tourmente, ne tarde pas à suivre le chemin d'Yparaguirre, celui de l'Exil.

Un des bardes les plus remarquables est Etxahoun, le Souletin, dont les vers sont chantés depuis les tavernes de Bayonne jusqu'aux auberges perdues dans la montagne sauvage de Baïgorri ou de Tardets, un homme qui exprime toute la rudesse, toute l'âpreté de sa race dans des complaintes au rythme étrange, reflets de sa vie malheureuse. Il mène une existence de hors la loi, chassé depuis son adolescence de sa maison, mais quand on s'appelle Etxahoun on peut espérer trouver à manger et à boire dans n'importe quelle maison, car les Basques ont toujours eu un faible pour ces bardes errants qui personnifient leur esprit aventureux.

On pourrait évidemment s'étendre à l'infini sur ce sujet, cependant ce génie renaît chaque fois qu'autour de la table familiale, le vieux rythme de ces chansons berce les cœurs inassouvis.

Le génie basque, je l'ai dit, est aventureux.

Marins, corsaires, boucaniers, contrebandiers, aventuriers de toutes sortes, l'histoire basque en est peuplée. C'est même une des particularités de ce peuple étrange. Lorsque nous sortons du cycle de ce que j'appellerai "Les temps fabuleux" pour aborder l'histoire plus critique, plus rationnelle, nous nous trouvons devant une foule de personnages qui ne manquent pas d'envergure. Elkano, par exemple, le petit marin de Guetaria qui fut le second de Magellan, et qui avec sa troupe de rameurs de la côte fit le premier le tour du monde. Après ces capitaines nous trouvons une série de corsaires de la province du Labourd qui lancent leurs frégates armées et sillonnent le golfe de Gascogne au service du Roi de France, pendant que des équipes de baleiniers partent en direction de Terre Neuve. Etrange carrière que celle de ces humbles fils de la terre qui furent appelés à commander des vaisseaux de guerre.

Michel le Basque, ce grand géant qui fut longtemps le maître incontesté de l'Ile de la Tortue et qui disparut un jour, on ne sut jamais comment, mais dont le souvenir erre encore dans le vieux port pittoresque de St. Jean de Luz, dans ces anciennes maisons de Corsaires où les marins se réunissent encore aux soirs de fêtes et évoquent cette époque fabuleuse des sauvages abordages de Jean Pellet, de Michel et de tant d'autres.

Ce génie basque, passionné, étrange, on le retrouve dans chaque action de la vie et de l'expression Euzkadienne, le jeu, la danse, le chant.

Richelieu disait en parlant de l'abbé de St. Cyran : "Ce Basque aux entrailles chaudes." Ces hommes en effet sont graves et taciturnes, mais au fond d'eux-mêmes ils sont ardents et vibrent. Il suffit d'ailleurs pour en avoir la preuve d'assister à un défi de pelote. On a l'impression de revivre l'époque ancienne des joutes. Chaque Pelotari est une idole que le public suit et encourage. Chaque mouvement, chaque geste de ce jeu homérique, a quelque chose de sculptural. Et souvent les champions arrivent à ne plus donner cette impression d'effort mais semblent danser en harmonie avec la pelote qui claque et rebondit.

La danse est encore une expression de cette race virile : danse des épées, par exemple : les hommes dansent presque au garde à vous, chaque pas, chaque saut, est ennobli par les danseurs au buste droit, à la tête haute, avec dans leurs yeux cette lueur de fierté mêlée au reflet des glaives. Chaque figure de cette

danse est un symbole et remonte à des temps préhistoriques. Tout cela accompagné par le son aigu du Txistu, sorte de flûte à trois trous que mène le rythme âpre du tambourin.

Le chant, lui, est l'instrument même de la poésie, mais nous ne reviendrons plus là-dessus.

Qui est donc ce peuple, possédant une culture si riche et si curieuse ? Les Basques : Cette poignée d'hommes accrochés farouchement au sol des Pyrénées, méfiants, renfermés. Voilà un sujet qui a fait couler beaucoup d'encre et je n'ai pas l'intention d'exposer ici toutes les différentes hypothèses : "le problème de l'origine." Cependant, il est bon de préciser certains points sur lesquels tous les savants ethnographes, linguistes et autres, se sont mis d'accord.

Ils sont un peuple pré-indoeuropéen, c'est à dire non Aryen. Un des plus vieux peuples qui aient habité l'Europe Occidentale. Leur langue, qu'ils appellent "Euskara," est une langue très ancienne, car on y trouve des souvenirs de l'époque de la pierre taillée et ensuite, cette langue possède un verbe d'une perfection, d'une richesse d'expression, et de nuance absolument extraordinaires, et n'ayant pu être l'instrument que d'une civilisation très avancée. Malheureusement l'absence quasi totale de monuments ou de vestiges écrits laisse le problème dans une atmosphère mystérieuse et très imprécise.

Arany Coïri, un des plus grands savants et penseurs de ce peuple, à la fois réformateur social, poète dramaturge, et qui forma le parti nationaliste à la fin du siècle dernier, apporte une solution qui vaut la peine d'être étudiée dans une série d'articles publiés à Bilbao et intitulés "L'Eusko révélateur." Il part de "Eusko" racine première de toute la langue :

Euskaldun (basque—littéralement—qui possède l'Eusko).

Euskera (littéralement—langue, parler Eusko).

Euskal Eri (littéralement—pays Eusko).

Il fait venir Eusko de Equzki-ko, ce qui signifie "issu du soleil" : faisant des Basques des adorateurs primitifs du soleil. Cette théorie intéresse évidemment les spécialistes de la question de l'Atlantide et tend à prouver une analogie entre les gens d'Eusko ou du soleil et les anciennes civilisations d'Amérique. Mais cette suggestion permet également un rapprochement

avec l'Irlande antique où on trouve de nombreux restes du culte du soleil. Ceci tient plutôt du domaine de la légende. Cependant Certains contes fantastiques de la côte basque expliquent les cheveux noirs et la peau brune de certains Irlandais, par l'apport de sang basque, apport qui aurait été fait aux "temps fabuleux." Et pourtant le premier groupement humain historique en Irlande sont les "Milésiens" qui succèdent aux Danaans mythiques pour établir leur empire et certaines légendes les font venir des côtes espagnoles Mais ceci est un domaine trop vague, trop imprécis. Les Basques ne sont pas des Celtes mais il y a certaines analogies entre le génie primitif Euzkadien et l'Erinn mythique. Quand on lit, par exemple, les poèmes tels que "Deirdre et les fils d'Usna" ou "Dermot et Grania" on se rend compte qu'il y a beaucoup de points communs entre les images et même les expressions poétiques.

Mais le génie basque, on le trouve codifié dans cette suite de lois que l'on peut appeler la "démocratie basque," instrument premier de cette civilisation et qui a su conserver intact cet amour farouche de la liberté à travers les siècles de fer de la Féodalité. Cette démocratie a pour base fondamentale le fait que tous les Basques sont nobles. Par conséquent aucune prérogative sociale n'est admise. C'est en quelque sorte le nivellement par le haut. Le premier chaînon de la société est la famille : la Maison enclavée dans la vieille terre qui donne son nom et son lignage.

Le système d'élection est basé sur le principe—un foyer, un vote--et non pas—un homme, un vote. Les maisons ou foyers groupés entre eux forment une municipalité. De l'union librement consentie des municipalités naît l'Etat Basque. C'est ainsi que nous voyons se créer l'état ou ce que nous appellerons la province du Labourd (Basses Pyrénées). Chaque municipalité élit un procureur ou maire qui devra la représenter aux assemblées générales de la province, avec l'ordre formel de voter dans l'esprit de la municipalité et non pas pour son propre compte. Dans les assemblées ou "Biltzar d'Ustaritz" le Roi était représenté par un procureur. Ce procureur fut personnifié très longtemps par les "Seigneurs d'Arcangues" qui représentaient l'autorité, la volonté du Roi dans la province et d'autre part servaient d'intermédiaires.

La Monarchie de Navarre qui s'établit au VIIIème siècle à cheval sur les Pyrénées est le premier royaume constitutionnel et parlementaire d'Europe. Le Roi de Navarre, en montant sur le trône, devait jurer fidélité à la Constitution. Les représentants du peuple juraient à leur tour en ces termes :

"Nous qui valons autant que vous et qui ensemble réunis pouvons plus, nous vous nommons Roi afin que vous protégiez et conserviez nos lois."

Les prérogatives Royales étaient, on le voit, assez limitées, pourtant les responsabilités n'en étaient qu'accrues. Le Royaume de Navarre est la vivante et palpable expression de ce génie guerrier et audacieux, de cette vieille race. Après l'époque héroïque de Sanche le Fort, qui brisa les chaînes de la suzeraineté arabe au-delà de l'Ebre (d'où les chaînes du blason de Navarre) ce furent les luttes des d'Albret contre le duc d'Albe et la Maison des Rois Catholiques jusqu'au jour où le Royaume s'effrite et où la frontière naturelle des Pyrénées reprend ses droits. Henri IV rattache la Navarre continentale à la France, depuis lors Béarnais et Basques deviennent Français et prennent part aux expéditions sous le drapeau de France.

L'ancien régime recrutait ces hommes dans le Régiment "Béarn". Plus tard sous l'Empire le Maréchal Harispe créa le régiment des "Chasseurs Basques" qui jouèrent un rôle important pendant la campagne d'Espagne et la retraite de Soult (1813).

Actuellement c'est le 49me. Régiment d'Infanterie de Bayonne qui a pris plus ou moins la succession.

Etrange, passionné, grave, tel se présente ce génie, vivante manifestation de ce pays basque, petit morceau de terroir dans la terre de France. Etxahoun le barde Souletin traduit assez bien l'esprit de ce peuple dans ces vers :

Mon coeur est sauvage, changeant,
comme le vent du Sud qui souffle de la mer.

Personne ne peut savoir ce que je pense.
Sur mes dents, il y a un sourire,

Mais dans mes yeux de la tristesse.

MICHEL d'ARCANGUES.

ESCALE AUX USA

Un soir de printemps, non loin de la Floride, un gros navire battant le pavillon étoilé vibrait à l'approche du Continent. Le soleil éblouissant nuançait les eaux du Mississippi. Première vision du monde américain : une bouée sonnante, quelques mouettes venues nous porter le salut de la terre, et les bras du grand fleuve nous offrant l'hospitalité au nom de l'Oncle Sam.

A bord, fiévreusement, des centaines de "Yanks" font leurs préparatifs, assurent leurs sacs, vérifient leurs équipements et rejettent loin d'eux la bouée de sauvetage, inséparable compagne des traversées. Dans cette foule quelques Français, coloniaux et métropolitains, évadés de la Martinique, se pressent comme pour former corps : ils vont rejoindre les Forces Françaises Libres ; voici un mois ils étaient sous la surveillance de la Gestapo et du régime de Vichy. Maintenant ils sont libres ; ils ont connu pendant le voyage la vieille tradition d'amitié qui unit les descendants de Lafayette à ceux de Washington ; ils ont rencontré des admirateurs.

C'est au milieu des alertes et de la tempête que j'ai pris contact avec le peuple américain ; peuple il est, multiple, divers, plein d'entrain et de fougue d'esprit jeune et alerte, le private Bob ou Jo ne réfléchit pas, il agit avec brutalité certes, mais avec franchise. Ses gâteries sont presque rudes, accablantes même ; chaque jour des soldats s'annonçant par un "Hello" sonore nous portent, celui-ci une boîte de chocolats, celui-là un carton de cigarettes, l'autre l'inévitable "Coca-Cola" ; ils écoutent les "Frenchies", ceux qui, à leurs yeux, représentent la France avec l'apanage de noblesse et de tradition qu'ils nous envient.

J'ai écouté Robert, ce jeune fermier du Connecticut, me dire "You French, you wonderful chaps." "Vous les Français, vous êtes des types épatants." J'ai entendu Peter, le gros sergent arborant fièrement sur la manche ses trois chevrons, me saluer de son "Bonjour, Monsieur" au curieux accent du Vermont. J'ai vu ce Rebel de la Louisiane, se pavanant devant ses camarades ébaubis, m'expliquer dans un "vieux français" que son ancêtre était un compagnon de Cavalier de Lasalle.

J'ai compris l'amour que tous ces américains portaient à la France, rebelle devant la défaite et la trahison.

Un jour sur le pont j'entends une conversation en français ; je m'arrête et m'assieds sur l'invitation de Quentin, lieutenant, et de Bob, capitaine. Quentin est de mère normande, a étudié à Harvard ; il est riche, habite Park Avenue, flirte avec la sœur de Katherine Hepburn ; être le favori de la sœur de la grande star, vous ne savez pas ce que c'est ; ah oui, ça ne m'étonne pas, vous ne connaissez pas ces grands blonds naïfs, applaudissant de toute leur force le match de base-ball de l'Université. Bob, lui, est le fils d'un magnat du coton, et vient de Princeton University. Quentin me parle de Racine, de Corneille, de Molière ; il aime beaucoup Saint-Saëns, Debussy l'enthousiasme ; il n'a pas perdu son temps à Harvard et montre avec orgueil le jersey de sport aux couleurs de l'Université. Soudain, il sort un crayon, me donne son adresse, m'invite pour le week-end suivant notre arrivée. Alors ça recommence ; la France est le sujet de choix, et la soirée se termine autour d'une table de bridge et d'une bouteille de whisky qu'il avait sortie, en mon honneur, de sa cantine pleine de souvenirs et de babioles.

Les jours passent ; le bateau se colle contre le quai de New-Orleans, un beau matin d'avril ; aussitôt les Français descendent en compagnie des officiers américains ; ceux-ci sont retenus à la douane ; pour nous, pas de formalités. Un capitaine courtois nous fait monter en voiture et nous voilà sur la route américaine, droite, plate comme un billard, sans variété. Une demi-heure plus tard nous pénétrons dans une véritable ville de camp de "Stage Area" ; la table est servie, ils se sont mis en frais, les "chefs" ; serait-ce Lucullus notre hôte ? Mais non, le soldat américain ce soir mangera de même.

Dans la nuit le Pullman nous emporte vers New-York ; deux jours durant, le paysage défile, étalant sa platitude et sa monotonie ; de temps à autre la voiture du fermier ou de l'ouvrier d'usine vous dépasse, affairée, se précipitant sur le ruban de ciment. Aux arrêts, dans toutes les villes, de charmantes membres de la "Croix-Rouge" nous comblent de cigarettes, bonbons, souvenirs de l'Etat.

Le deuxième jour, dans la brume du matin se dessine une ville immense, aux avenues bien tracées ; au loin monte une forme indistincte qui se précise et devient plus belle —c'est la Maison Blanche : nous voilà au

cœur des U.S. en guerre, Washington D.C. De là rayonne l'activité croissante du Gouvernement. "More and more -guns, planes and ships" commande-t-on, et chez Ford, chez Douglas, à Detroit et à Philadelphie, l'Américain se penche sur le tour, examine minutieusement la cartouche de la mitrailleuse ou met la dernière main aux moteurs de la Flying Fortress. Le grand blond du Far-West est là, dans l'usine, sachant bien que la seule condition de la Victoire des Nations Alliées est dans le slogan "More and more weapons."

Le peuple américain, conscient du rôle à remplir, est entré dans la Croisade de la Libération.

29 avril 1943, je suis dans l'un des plus grands camps des Etats-Unis . Fort Dix, New jersey ; j'y resterai quelques jours, attendant mon départ pour le Canada.

Comment faire pour connaître ce passionnant peuple américain : visiter le camp, le voir dans l'arène de boxe ou sur les gradins du terrain de baseball, aller dans ces clubs luxueux que l'on nomme U.S.O. (United States Organisation), me mêler aux civils dans la métropole New-York. Ce programme je l'ai suivi le plus fidèlement possible ; mon terrain d'observation le plus fertile a été l'U.S.O. Imaginez-vous une très grande villa avec un Hall offrant de vastes coussins, de moelleux tapis, une bibliothèque, une salle de jeu, un salon où voisinent le piano à queue et la discothèque, un bar, puis au fond une immense salle de réception servant à la fois de piste de danse, de salle de cinéma et de théâtre ; au milieu de cela, environné de plaisirs et de gâteries, le soldat vient chaque soir, dans le camp même, lire, s'instruire, danser avec des jeunes filles de New-jersey et de New-York (dûment chaperonnées, cela va sans dire !), là on est au cœur des "States"; le "Yankee" venu du Nord taquine sans arrêt le "Rebel" monté du Sud. Là, un soir, j'ai abordé le sujet d'actualité, le problème français vu par Washington, je répète par Washington ; eh bien, là la femme de l'avocat, la sténodactylo, le cow-boy du Texas, l'étudiant de Harvard m'ont répondu sincèrement ; "Il faut d'abord libérer la France, et puis après on verra."

Ce point de vue est celui de tout Américain qui s'intéresse à notre patrie et la porte dans son cœur.

Je sais pourtant qu'il existe le revers de la médaille : l'Amérique est restée sourde à notre appel de juin 1940 ; est-ce le résultat de l'isolationnisme, est-ce le manque de préparation ? (Des historiens et des hommes politiques répondront à la question). Et puis l'Amérique ne nous regarde-t-elle pas déjà comme une valeur passée ; ne nous porte-t-elle pas l'amour qu'avaient nos Romantiques pour la Grèce, berceau de la belle Hélène ?

Le fait demeure : l'Amérique ne s'est lancée dans la guerre qu'après le coup du dragon japonais : jusqu'au 7 décembre 1941 ses businessmen avaient répété égoïstement "Cash and carry." Maintenant elle est dans le grand combat pour la liberté ; la Cinquième Armée Américaine suit en Italie les traces de la Huitième Armée Britannique l'union se fait de plus en plus étroite. La Victoire approche— le moment est venu pour le Gouvernement de Washington de donner une solution satisfaisante au problème français.

L'Américain ne doit pas dire comme je l'ai entendu "We do the job for you"—"Nous faisons le travail pour vous" (le job, c'est le travail du moment, la guerre). Eh bien non ! Cet esprit d'Outre-Atlantique est à bannir. Nous ne sommes pas de ceux que l'on pose sur un coussin de velours dans une cage de verre, nous ne sommes pas de ceux que l'on range sur une étagère dans le coin des bibelots et des souvenirs, car notre présence dans la guerre se fait de plus en plus effective. Le Français jouera son rôle.

Le côté sombre du tableau disparaîtra, j'en suis sûr. Je vous souhaite à tous d'aller un jour aux Etats-Unis ; vous verrez que pour vous "Frenchies" toutes les portes seront ouvertes ; vous saurez qu'à la seule vue du mot "France" sur votre épaule, l'homme de la rue se retournera, et dans la Fifth Avenue, vous entendrez, comme un chant de vénération.

"You French are wonderful chaps."

PIERRE CALONNE LE CAMUS.

DE MADAGASCAR AUX FFF

La date du 5 mai 1942 reste à jamais gravée dans la mémoire de tout Malgache. Ce 1er mai représente pour eux l'effondrement du régime Laval, l'aube de la liberté, l'occasion depuis si longtemps attendue de courir au secours de la France que, malgré les mensonges de la propagande, ils savent enchaînée.

Après quelques heures d'une inutile résistance, Diego Suarez accueille nos alliés britanniques.

Alors toute la jeunesse française de Madagascar, brûlant du désir de servir, sent venir le jour où elle pourra enfin se rendre utile et rejoindre les places que le Général de Gaulle lui a réservées dans ses rangs. Mais les chefs de la colonie, attachés à Vichy par des liens indissolubles, inondent la grande Ile d'un flot de propos insidieux. Nos soldats hésitent, ne voient plus où est leur devoir ; l'esprit de discipline, l'ardeur au combat qui ont toujours fait la fierté du "Marsouin de la Coloniale", l'emporte et c'est la désastreuse campagne de Madagascar qui va durer 6 mois —six mois où les esprits s'énervent, où la patience s'émeut.

Il faut ici ouvrir une parenthèse et dire deux mots de l'épopée du jeune Jean Lefèvre qui, ne pouvant plus attendre, traverse à pied les 900 km qui séparent Tananarive de Diego Suarez. Il faut connaître Madagascar pour se rendre compte de la somme d'effort physique et moral que nécessite une telle entreprise. Lefèvre part seul avec le moins d'impédimenta possible. Il a toute une forêt à traverser, la fièvre, les moustiques, le soleil des tropiques le guettent. Ce sont les marais, où les crocodiles et les sangsues pullulent, puis l'immense plateau quasi désertique ; il se nourrit comme il peut de racines et de fruits. Extenué il arrive enfin après un mois de marche. Ses efforts ont été récompensés car il est aujourd'hui à l'entraînement dans une école anglaise de pilotage . . .

Les six longs mois sont enfin passés ; les représentants de la France Combattante ont remplacé les anciens collaborateurs. Tous les jeunes affluent vers la capitale pour signer un engagement dans les FFF. Un premier départ s'effectue au mois de mars de cette année 1943. Ce contingent est arrivé en Angleterre en avril. Les uns sont à l'entraînement dans une école d'aviation ; d'autres sont déjà brevetés parachutistes.

Mais d'autres attendent à Madagascar. Le Général Le Gentilhomme et le Colonel Bureau envisagent la formation d'un contingent de Cadets pour l'école de Ribbesford. Après plusieurs examens 18 jeunes gens sont acceptés. Un convoi est annoncé qui comprendra parachutistes, aviateurs et cadets. Le départ est imminent. Tous les volontaires, anciens élèves du Lycée, se réunissent un matin dans la cour d'honneur, rangés par trois dans leurs uniformes kakis devant le mât où bientôt flottera notre drapeau. Le plus jeune d'entre nous n'a pas 17 ans et s'est engagé dans les parachutistes. Il est orphelin de mère et vient de perdre son père il y a quelques mois à peine pendant la campagne de Madagascar. Il est tout désigné pour lever les couleurs. La Fanfare du 7e R.M.M. et celle du fameux Bataillon de Marche No. 2 l'accompagnent, puis elles font vibrer tous les cœurs en entonnant la Marseillaise, et la Marche Lorraine. Le Commandant Maumal, nouveau proviseur du Lycée, préside la cérémonie. Il prend la parole et adresse à tous ceux qui ont la chance de partir une émouvante allocution dont tous les mots resteront gravés dans la mémoire de chacun.

Le 16 avril à Tamatave, nous disons tous au revoir à la Terre Malgache. Minute émouvante et douloureuse que celle qui sépare l'incertain où l'on va du foyer que l'on quitte. Pourtant pas une larme dans les yeux de ceux qui embarquent, pas de sourire non plus sur leurs lèvres, mais un éclat nouveau sur leurs visages, une sorte de fierté . . .

Tous groupés à l'arrière du bateau, leurs yeux restent longtemps fixés sur un horizon qu'ils ne voient plus . . .

Quelques jours après, Durban, toute embrumée, laisse apparaître ses buildings. Nous débarquons à Durban dans l'après-midi. Il pleut. Nous sommes vite dans West Street et Smith Street, nous attardant devant les étalages de fruits superbes que nous n'avons pas vus depuis longtemps. Poires et raisins font plus particulièrement l'objet de nos convoitises ; nous ne nous en privons pas. Durban est une ville neuve bâtie dans le style américain ; le contingent va y passer quinze jours bien agréables presque en touriste.

Pourtant il faut repartir, cette fois sur un superbe navire de la Canadian Pacific. Quelques jours de mer, puis c'est Cape-Town. La ville est toute bâtie au pied d'une immense falaise dont le point le plus haut "La table" est une des merveilles de l'Afrique du Sud. De là-haut, où l'on accède par un téléphérique

qui attire les futurs parachutistes, on domine toute la ville et ses environs.



Un serrement de cœur pour tous en quittant cette si sympathique Afrique du Sud, où nous avons pris un premier contact avec nos alliés. La seconde partie du voyage est beaucoup moins gaie. Dieu sait si la vie manque d'agrément sur un transport de troupes. On s'y fait vite, le moindre incident fait les frais de conversations et de discussions interminables. Un petit groupe se forme qui rédige une feuille quotidienne. Nous touchons, il est vrai, Freetown, mais sans pouvoir descendre à terre. Nous sommes heureux le jour où le temps fraîchit. On approche, se dit-on. D'ailleurs on peut remarquer une divergence d'opinion sur notre

position. Alors que d'aucuns se croient à la hauteur de Dakar, d'autres se voient au large du Golfe de Gascogne ; les plus optimistes se croient au Sud de l'Islande.

Enfin en juin, presque deux mois après avoir quitté le sol malgache, nous mettons le pied en Angleterre. Quelle joie ! On y est enfin. Vite à l'entraînement. Les formalités d'engagement semblent interminables. Pourtant chacun se met bientôt au travail et n'a qu'une crainte—c'est d'être arrivé trop tard pour "y aller."

ROGER EDME.



LE CUBICLE

DEFENSE ET ILLUSTRATION DE L'INFANTERIE

Le jeune Français arrivant en Angleterre a des idées très arrêtées sur son avenir militaire : Il veut être aviateur, ou au pis-aller "char," mais après le tri mystérieux d'une cascade de bureaux, il aboutit finalement dans l'Infanterie : la Reine des Batailles ! Pauvre biffin ! Les souvenirs de Charleroi, contés par son père et ce qu'il a vu de la Bataille de France schématisent dans son esprit cette image d'Epinal : Une longue route poussiéreuse où halète pendant 35 kilomètres la Compagnie d'Infanterie ployant sous le sac.

D'autre part les récits de campagnes récentes lues dans les journaux, lui dépeignent l'armée moderne survolée de nuées d'avions et fonçant à 50 km/h. sur son objectif. Aussi, à la fois par préférence physique et par raison notre jeune guerrier se voit-il porté vers les victoires futures par un moyen plus moderne que le brodequin clouté. Un fusil, un sac, un casque, des équipements et une magnifique paire de godillots, symbole de sa nouvelle vie, voilà l'aboutissement de ses rêves !

C'est pourquoi j'ai pensé qu'un bref historique de l'Infanterie, et de son rôle dans la bataille moderne, intéresserait un jeune Cadet qui se destine ou non à cette arme si décriée à cause de ses traditions de fatigue et de lenteur, mais qui forme pourtant l'ossature même de l'armée. Lorsque, traitant de quelque sujet, un conférencier est embarrassé pour en trouver le préambule, il a parfois recours à "la plus haute Antiquité" : l'art de boire et de manger, ou l'amour, etc., remonte à "la plus haute Antiquité." Je débiterai donc de même par: "l'Art de se déplacer et de combattre à pied remonte à la plus haute Antiquité."

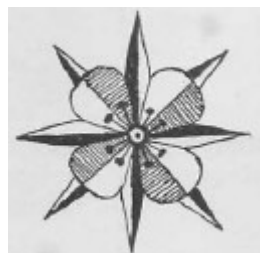
C'est là en effet la caractéristique principale de l'Infanterie. Ce fut aussi le réflexe des tribus primitives qui pratiquèrent les premières ce métier de la guerre, le plus vieux du monde.

Toutes les guerres de l'Antiquité depuis l'ancienne Egypte jusqu'aux invasions barbares sont marquées par la prédominance de l'Infanterie sur tout autre procédé de combat. Les républiques grecques levaient leurs armées de citoyens et les renforçaient au besoin de mercenaires barbares. Les citoyens formaient en principe l'infanterie lourde, les hoplites, casqués et cuirassés, armés de la lance et du bouclier, combattant en rangs serrés et au commandement. Les auxiliaires formaient une infanterie légère ; protégés quelquefois d'un bouclier, ils maniaient la fronde, l'arc, le javelot et combattaient en formations dispersées aux ailes de l'armée.

Dès l'Antiquité apparaissent de nouveaux procédés de combat qui, bouleversant les méthodes du jour, amènent des victoires retentissantes. D'abord l'apparition du cheval, puis du char de guerre comme moyens de transport, permettaient les déplacements rapides de l'Infanterie sur les flancs ou les arrières de l'adversaire ; ce furent les débuts de cette infanterie motorisée des batailles modernes. Enfin, les éléphants d'Hannibal, ancêtres des chars de combat ; et (ce qui montre que les procédés de guerre varient très peu au cours des âges) ne fut-ce pas à l'aide d'un nuage de fumée produit par de la paille humide que les légionnaires approchèrent des éléphants et les éventrèrent ?

(à suivre)

Lieutenant J. SOURIEAU.



BATTLE-DRESS N°2

Une section de cadets est appelée à l'honneur de manœuvrer avec les Elèves Aspirants dans le cadre d'une Compagnie. Nos camarades, accoutumés à s'ébattre seuls dans la Nature sans avoir jamais soupçonné à leurs côtés la présence de troupes amies, viennent après un assaut foudroyant dans les bruyères de s'emparer d'un mamelon. Les premiers arrivés se précipitent sur ce qu'ils croient être l'ennemi dont la faible résistance a été brisée par leur fougue.

"Ne fais pas l'idiot, tu es mort", hurle-t-on à la figure du malheureux plastron.

"J'peux pas, j'suis le bataillon" répond-il en agitant un étrange fanion rouge et blanc.

* * *

LE CADET LABOURBOURAX A L'OFFICIER DE JOUR.

RAPPORT:

A la tombée de la nuit, alors que le cadet de garde effectuait un tour de ronde il aperçut stationnant à l'entrée du parc auto un groupe de personnes vêtues d'effets civils de jeune fille. Celles-ci semblèrent se concerter en vue d'une intrusion dans le camp. Aux injonctions du cadet de garde elles répondirent qu'elles avaient le plus grand désir de faire la connaissance de quelques cadets.

A la réponse énergiquement réitérée du cadet de garde elles voulurent forcer l'entrée des lieux. Les cadets du camp vinrent à la rescousse : ces militaires menacèrent les délinquantes de faire appel à la Police et en cas de récidive, ceux-ci se verraient dans la triste obligation de faire usage des armes mises à leur disposition.

Impressionnées par une attitude aussi ferme les personnes susnommées se retirèrent en désordre.

L'attitude de ces cadets fut hautement approuvée par un de nos voisins qui avait assisté à l'algarade.

* * *

ADDENDA AU REGLEMENT D'INFANTERIE.

Chapitre Grenades : Comment pare-t-on les grenades ?

Réponse : Au mieux.

Chapitre Propreté corporelle : A quoi sont les trouses ? (les feuilles complémentaires seront mises à la disposition des Cadets : s'adresser à la 7ème section).

* * *

Triptyque moral et militaire.

Le temps, c'est fait pour être perdu,

Les mains, c'est fait pour être sali,

Les bouteilles, c'est fait pour être rempli.

* * *

Grandeur et Décadence du Superlatif.

"Je sais que vous avez d'excellentes excuses, mais même si elles étaient encore meilleures, elles ne seraient pas encore bonnes."

Qu'en pense Monsieur Abel Hermant ?

* * *

Entendu au pas de tir.

"Hausse 200 yards", commande l'officier.

"Qu'est-ce qu'on va prendre dans l'épaule", grogne un cadet.

"La dernière fois", répond son voisin pour le rassurer, "ce n'était pas terrible."

"Oui, mais c'était du tir à 100 yards. Aujourd'hui, à 200 yards, il y aura le double de recul."

* * *

LA CASSEROLE.

Cadet Tourlourou ; 8 jours de prison.

"Sur une remontrance de l'adjudant de compagnie motivant 4 jours de salle de police, a réclamé 8 jours de prison. Demande favorablement accueillie.

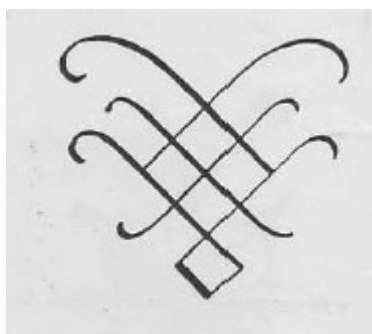
* * *

Au retour d'un exercice, le cadet Labiscotte trahi une fois de plus par le brillant trompeur de ses lacets, fut obligé de s'arrêter sur le bord de la route. Mais la Providence se manifesta sous la double figure d'une Landgirl et d'une bicyclette. Labiscotte à qui la première donnait toutes les raisons d'accroître son retard trouva dans la seconde le moyen de le rattraper. Le chef de section ne fut pas peu surpris de voir réapparaître son traînard juché sur une bicyclette dont la propriétaire n'avait cependant pas consenti à se démunir. Il faut croire que le tandem, tant apprécié des congés payés d'avant-guerre, n'est pas admis dans le règlement d'Infanterie, car le lendemain l'on pouvait lire sur le tableau de bord :

"4 jours de consigne au cadet Labiscotte pour abus du droit de réquisition."



Le Général Mathenet, Chef de la Mission Militaire Française en Grande-Bretagne, vainqueur du Djebel Zaghouan, qui le 19 octobre honora l'École de sa visite.



LES SPORTS

Rencontre du samedi 16 octobre 1943.

L'équipe des cadets de Ribbesford qui commence à obtenir une cohésion assez correcte a invité ce soir la R.A.F. sur son terrain.

Ce fut un match remarquable ; les deux équipes de force sensiblement égale devront mener, durant toute la partie, un jeu serré pour obtenir un résultat.

Notre toubib, qui se trouve être un sportif accompli arbitre le match d'une belle façon, aucune faute ne lui échappe et il fait preuve d'une impartialité louable.

Le coup d'envoi est donné à 15 heures.

Dès le début la R.A.F. "vole" vers nos buts et notre keeper s'agite, anxieux. Mais Barbier le défend et parvient à chaque fois par une botte impeccable à envoyer le ballon jusqu'à la ligne de centre. Les verts n'arrivent pas à marquer ; pourtant ils dominent.

Le goal de la R.A.F., commençait à s'ennuyer assez sérieusement dans ses bois lorsque le ballon arrive dans les pieds de Paoli. Il est au centre et devant lui le champ est libre, Il y a bien deux "arrières" mais notre "avant-centre" les évite habilement continue tout seul sa course et envoie délicatement le ballon dans les filets adverses ouvrant ainsi le score.

La partie continue toujours très rapide, les bleus sont lancés ; un peu lent au départ leur jeu devient vite et précis. Aucune des deux équipes ne domine l'autre, de chaque côté les descentes se succèdent sans résultat.

On remarque tour à tour Heyne, Legendre et Foulquiès qui se démènent comme des lions sur le terrain.

La R.A.F. égalise quelques minutes avant la fin de la mi-temps. Alix surpris n'a pas pu réagir.

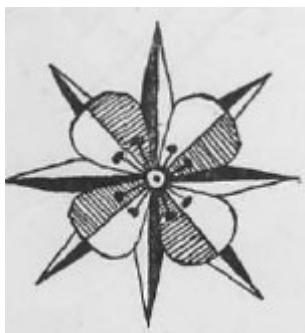
Après les dix minutes de pause réglementaires le jeu reprend. Personne n'est fatigué et le match est encore des plus intéressants. Céra toujours à sa place marque un second but. La R.A.F. contre-attaque, nos buts sont menacés, Volny qui demeure le meilleur est partout et sauve plus d'une fois la situation. Il joue d'autant mieux qu'il s'est décidé à se chausser. Paoli sur une superbe passe de son ailier droit marque un troisième but. Les Anglais ne perdent pas leur sang-froid et continuent à harceler les bleus.

Sur la fin du match Céra parvient à en rentrer un 4ème. Il ne peut malheureusement pas continuer la partie car il s'est foulé la cheville. Le camoufleur Banzet le remplace. La partie se termine à notre avantage sur le score 4 à 1.

Félicitons l'équipe des Cadets qui peu à peu acquiert les qualités qui lui manquaient. Félicitons aussi leurs adversaires qui nous ont permis d'assister à l'une des plus belles rencontres de la saison.

On dit qu'une équipe de Rugby s'est formée à l'Ecole et que même elle a déjà remporté une victoire. Tout est pour le mieux et j'espère avoir bientôt le plaisir de raconter les exploits de nos jeunes rugbymen qui sont d'ailleurs tous animés du plus grand courage.

R. E.



NO MORE SMOKING ON DECK

"No more smoking on the deck." Deux petits sifflements nous avertissaient d'avoir à tendre l'oreille et chaque fois nous nous y laissions prendre ; tous les soirs au coucher du soleil alors qu'il faisait encore jour les trois voix connues, et que certains arrivaient à imiter parfaitement, annonçaient en leurs langues respectives "Défense de fumer sur le pont."

De l'endroit où j'étais assis la mer immense était complètement nue ; je l'apercevais à travers les tubes du bastingage et la rambarde cachait parfois la ligne de l'horizon, mais jamais pour longtemps, car bien que le temps fût beau cette partie de l'Atlantique soulevait régulièrement notre bateau et tout à fait à l'avant on recevait, lorsque nous descendions dans un creux, de grandes éclaboussures d'eau joyeuse.

Je me lève pour jeter ma cigarette pardessus bord. Le feu est pour le transport un danger aussi redoutable que l'attaque d'un sous-marin et des écriteaux multiples nous expliquent que "nous ne sommes pas supposés" jeter par terre un objet susceptible de transformer le navire en torche.

Penché, je regarde l'eau qui file rapidement le long de la coque. Il fait très bon, et le ciel est encore illuminé de soleil—je tourne la tête et si je n'étais sorti du dortoir depuis le début du voyage, en voyant cette immensité nue je pourrais croire que nous sommes absolument seuls. Mes yeux se fixent tout de même sur une corvette d'escorte en face de moi que le camouflage rend presque invisible ; elle n'est pas suffisamment loin pour se détacher sur l'horizon et son mouvement est si faible qu'il n'attire pas le regard.

Nous sommes le dernier bateau à l'arrière gauche du convoi. Je quitte cet appui, le pont est presque désert ; cette impression de solitude pèse aussi sans doute sur les autres. Le soir devient plus sombre. Un peu angoissé, je me dirige vers la plage arrière pour gagner le pont tribord ; je cherche l'assurance de force et de calme que va me donner la vue du convoi.

Tous sont comme moi et préfèrent ce côté du bateau ; il n'y a plus de place au bastingage ; en arrivant l'on ne voit que des dos et le M.P. qui fait les cent pas. Comme le tour de garde dans une caserne chaque soldat est affublé pour huit heures

toutes les semaines où que soit le bateau, en rade ou en convoi, d'un brassard M.P., et on lui remet pour donner plus de poids à ses fonctions une énorme matraque du bois le plus dur ; sans arrêt il y en a partout pour faire respecter les sens obligatoires, pour renvoyer les garçons chercher dans leur dortoir la ceinture de sauvetage oubliée ; enfin en gros pour que l'ordre militaire soit respecté. L'armée ne peut se départir de son masque de rigidité. Un voyage pour un soldat c'est l'aventure, l'imprévu, l'occasion d'un peu de fantaisie et matière à un peu de lyrisme et de poésie. Ah ! L'armée se charge du lyrisme et de la poésie ! Elle transforme le rêve du deuxième classe en une suite de rapports et de rassemblements d'une platitude désespérante. La cuisante désillusion passée, chacun approuve ces règles, car elles font la force garantissant la sécurité de tous et pour l'occasion celle encore plus importante du bateau. Les exercices d'alerte ont prouvé à ceux à la recherche d'un exploit héroïque que leur plus grand héroïsme sera de rester, calmes et silencieux, à leur place d'évacuation, sans chercher à comprendre, car tout acte individuel mettrait à bas la minutieuse organisation qui consiste à prévoir une place à bord d'un engin de sauvetage à chacun des 3000 hommes du transport, cuisiniers, malades, mitrailleurs et blanchisseurs. Une place avec des vivres, de l'eau et un homme responsable. Voilà le lyrisme de l'armée et voilà qui finit par satisfaire le plus romantique des 2ème classe passagers lorsqu'il croise en plein Atlantique les épaves d'un récent torpillage.

Je suis grand et j'aperçois, pardessus les dos ronds des accoudés, ce qui attire leur regard. Le convoi est là.

Ce ne sont plus des bateaux en mer ; c'est une rade pleine dont on doute du mouvement ; une rade qui avance sans que les distances entre chacun des bâtiments ne varient. Le tangage et cette eau bruyante et éclatante qui file prouvent seuls que nous avançons. Nous avançons vite, car c'est un convoi rapide que le nôtre. Certains à cause de la lenteur de vieux bâtiments qui en font partie se traînent à 5 nœuds pendant des jours et des jours et progressent lentement comme un troupeau de limaces.

Le nôtre est rapide, uniquement des transports, des anciens courriers, des bateaux magnifiques que les compagnies lançaient orgueilleusement sur les lignes à grand renfort de publicité. Leurs couleurs vives ont disparu ; ils sont ternes et neutres ; ainsi il en est pour les passagers. Tous d'une couleur uniforme, ces nouveaux clients remplacent les touristes multicolores et les élégants hommes d'affaires. Le bar des premières est transformé en bibliothèque du soldat. Hier au soir, feuilletant des livres j'ai servi accidentellement d'interprète au bibliothécaire. Ce dernier sait un peu d'anglais mais nous sommes sur un navire américain et seule la culture acquise en d'innombrables stations au cinéma qui passe des versions originales peut vous donner cette compréhension nécessaire, cette gymnastique de l'esprit où procédant par analogie un homme qui sait l'anglais comprend le langage imagé d'un Yankee. Il s'agissait d'un officier ; cela je ne m'en suis rendu compte qu'au cours du dialogue car à bord colonel et steward sont inqualifiables à leur habillement. Nous parlons : il me demande où sont les romans policiers. Je m'y attendais ; on a l'impression que c'est leur littérature nationale. Il y a bien entendu un écriteau "Detective Stories" mais le classement de la bibliothèque a été fait par l'un des nôtres, et comme ils ont l'habitude de ne pas voir d'écriteau devant les cases, s'il y en a un, il ne le regarde pas. Il a fait son choix et presque sans le vouloir, nostalgiquement, son regard fait le tour de ces rayons où les livres remplacent le gin et le whisky. J'ouvre les frigidaires ; des livres ; le placard où l'emplacement des verres est marqué contient encore des livres ; partout des livres, des livres autour du robinet de pression qui devait remplir joyeusement les grands verres de bière fraîche, mousseuse et dorée. Il voit le bord duquel la mousse déborde lentement, glissant sur les parois embuées ... Et à leur place toute la poussière de ces livres, cette poussière dont il se sent les mains salies parce qu'il vient de repousser plusieurs ouvrages pour atteindre celui-là qu'il a pris et qu'il ne connaît pas plus que les autres ... Il n'en peut plus, et, cherchant une âme sœur, il me parle : il évoque ce bar qu'il anime devant moi, en agitant un invisible shaker.

"C'était le bon temps" déclare le bibliothécaire qui a compris ce mime ; il a tout dit, semble-t-il, et s'assied, accablé.

"Je suis sur ce navire depuis trois ans avant la guerre" (je ne sais exactement de quelle année il s'agit, car pour nous avant la guerre c'est bien loin—cinq années). Il me décrit son bateau au temps de sa splendeur et je vois devant mes yeux s'accouder dans ce même bar, subitement éclatant de cristaux, des femmes en robes du soir et des hommes en habit ... -le poste de garde était la salle de danse, un orchestre jouait tous les soirs et le bateau embarquait plusieurs orchestres à chaque voyage. Son corps maintenant kaki de la tête au pied marque une mesure langoureuse. Le petit bibliothécaire a compris "l'on dansait" dit-il ravi, et les images qui lui viennent à l'esprit sans doute lui font de la peine, car il se rassied lentement un peu triste retournant dans sa tête son "c'était le bon temps."

L'officier est triste aussi. Nous nous regardons. Tous les trois—Pourquoi ? Oui, pourquoi ? Il lui est impossible de tout communiquer ; c'est très compliqué, c'est aussi très profond. Il y renonce, marmonne un bonsoir et s'en va. La constatation du bibliothécaire lui a suffi ; il est replongé dans sa grammaire anglaise—Ainsi je suis resté tout seul au milieu de ces coupes de champagne et de ces rutilantes toilettes ; l'orchestre continuait sur un rythme lent, une sorte de Blues accentué ; comme c'est bizarre, ce col d'habit me gratte et je me sens les mains sales. Que de miroirs et de lumières, que de parfums ! . . .

"Prenez un livre, s'il vous plaît. Il faut que je ferme dans quelques instants. Je dois me rendre au rapport. Vous devez sans doute y aller aussi, comme tout le monde"—et le petit bibliothécaire rit, parce qu'il trouve cela drôle et qu'il n'a pas entendu les éclats des coupes de cristal qui s'entrechoquent. . .

Maintenant j'ai une place au bord et mon regard peut plonger, très bas ; juste au-dessous de moi le bateau rejette l'eau prise à la mer qui a circulé dans son corps et qui retourne à la nature.



Les transports formaient un demi-cercle dans le sillage de deux porte-avions. L'un était assez grand et ses formes bizarres rappelaient tout de même les lignes habituelles d'un bateau, mais l'autre, nettement plus petit, bien qu'il fût plus près, était sans physionomie, une longue caisse sur laquelle de bizarres fils de fer avaient l'apparence de mats. A l'arrière du plus gros se tenait la patrouille de chasse constamment sur le qui-vive. J'imagine que ce sont des oiseaux attachés par des fils au sol, des faucons pour nous défendre, que le maître lâchera dès l'aperçu de la proie et qui s'élèveront droit vers elle pour la vaincre. J'imagine aussi les pilotes de garde assis tout équipés dans le poste ; il fait clair. Autour de la table ils fument et bridgent avec autant de sérieux qu'ils dirigeront tout à l'heure si l'occasion s'en présente leurs bolides crachant de meurtriers feux d'artifice. Aucune alerte sérieuse depuis le début de la traversée ne nous a donné l'occasion de les voir décoller dans une montée vertigineuse, pour survoler les points noirs qui se seraient maintenus dans le soleil. Seuls des avions de reconnaissance, relativement lents sont partis des plates-formes ; ils se relayent presque sans interruption durant le jour, tournant et retournant, puis se dirigeant brusquement dans une direction, comme attirés malgré eux. Quelquefois plusieurs, partis ensemble dans des directions différentes, se retrouvaient miraculeusement, semblait-il, réunis à un moment précis au-dessus de ce terrain mobile ; avion terrestre, ce grand navire infiniment petit sur l'immense surface des eaux était le seul élément avec lequel ils pourraient s'entendre pour survivre au cas où simplement une petite conduite d'huile ayant refusé de jouer complètement son rôle, le silence aurait succédé à l'assourdissement du moteur. Ils s'attendent en

tournant et lorsqu'ils sont tous là, la grille s'ouvre pour qui ils aillent, puisque tout va bien, se reposer un peu. Le porte-avion tourne pour se mettre face au vent. Ce soir il nous croise à tribord, assez près, car nous avons le vent en poupe. Les biplans tournent sagement en attendant et puis appontent un à un, chacun à son tour. Le porte-avion est maintenant assez loin. Il ne fait plus très clair. Je tourne la tête. Je suis rassuré par toute cette organisation qui avec des hommes comme ceux de la Royal Navy et de la Fleet Air Arm représente la Force et ici notre parfaite sécurité.

Je sors de mes pensées. On me bouscule—c'est la sortie du cinéma. Au fond jusqu'ici l'étrangeté de la scène ne m'était pas apparue, mais ce soir en prononçant cette phrase dans ma tête, après la contemplation muette de tout ce déploiement de force, témoignages d'une guerre sans merci, je regarde un peu effaré comme si je les voyais pour la première fois les gens qui sortent du cinéma.

Le "troop mess" réunit beaucoup de qualités à la fois. C'est l'ancienne salle à manger de luxe, la plus grande pièce du bateau. Quand il fait beau le plafond glisse lentement sur ses rails, creuse un grand trou entre les deux cheminées, et nous avons l'impression de manger en plein air, car c'est notre salle à manger, à nous, les "privates". Nous marchons tout de suite, en entrant, le long d'une sorte de comptoir, nous tendons notre assiette en marchant et, avant même d'avoir pu soupçonner le menu, l'assiette est pleine de mets multicolores qui semblent être sortis d'une page publicitaire en couleurs de "Life." Pleine de mets salés et sucrés, de sauce, de pain, de beurre et de confiture. Notre énorme quart de faïence blanche se trouve, lui, rempli de café au lait. Les Chinois font cela

machinalement d'une indifférence scandaleuse, me semble-t-il devant la maigreur des uns et l'embonpoint des autres (je suis maigre). Ensuite on nous indique une place précise où debout le long d'une table le regard du chronométrateur nous force à avaler les pommes de terre brûlantes. Après, la bouche encore pleine, on fait la queue pour la vaisselle, et un sergent regarde méticuleusement si vos poches ne contiennent aucune nourriture, car il est interdit d'emporter "par mesure d'hygiène" quoi que ce soit dans les dortoirs.

Il y a en tout deux repas par jour de même valeur. Certains ne peuvent pas avaler du boudin à huit heures, au tout petit lever, sachant pourtant que vers midi leur estomac de Français ne voudra pas rentrer dans les considérations techniques et médicales qui dictent à nos hôtes une semblable organisation de la subsistance. Tout est bon et même copieux, mais le mélange abricot-bœuf bouilli ne réussit pas à tout le monde, car il y a aussi l'inévitable tannage. Tout cela donne parfois des situations organiques dont les bénéficiaires disparaissent petit à petit des lieux fréquentés et se terrent dans leurs coins. Pour ma part je n'ai rien subi de semblable. Pourtant un matin, après un menu particulièrement varié et une danse surprenante du bateau, j'ai ressenti les premières douleurs de ce mal affreux. "Ne pas y penser, voilà le salut !" me suis-je dit. Ma précipitation à prendre un livre à la bibliothèque fut inintelligible à notre petit bibliothécaire. Ma hâte, je crois, lui a semblé une moquerie. Dieu sait pourtant que pour une fois je n'avais pas l'esprit à ça. C'est très rapidement aussi que j'ai gagné l'endroit le plus aéré et celui qui à mon avis bougeait le moins, et c'est furieusement que je me suis plongé dans le livre choisi comme le plus propre à maintenir en place mon déjeuner et à m'élever l'âme . . .

Le troop-mess salle à manger sert de salle de concert. (Il y a un piano sur une espèce de balcon où autrefois se tenait l'orchestre durant les repas) La salle de concert sert encore à la célébration des cultes, et c'est enfin une salle de cinéma l'écran se déroule, une lumière jaillit d'un trou au-dessus du piano et Fred Astaire danse et rit. Fred Astaire embrasse une ravissante jeune femme alors que les avions tournent et que les corvettes s'éloignent en croisant autour d'un lieu suspect et que de ce lieu suspect peut à l'instant partir, une nichée de torpilles . . . Fred Astaire explosera en riant et en dansant. Au fond il a raison, c'est mieux ainsi.

En sortant, au grand jour après la séance les spectateurs uniformés sont un peu éblouis ; ils vacillent, les jambes molles, de cette longue station debout ; éloignés un peu de l'heure présente, le vent les réveille et tous les bateaux plongeant, puis se relevant, leur rappellent la réalité.

Bien que personne n'y pense le danger est là ; sous ces vagues inoffensives où mon regard se pose la catastrophe se promène peut-être. Non, maintenant c'est fini ; il nous semble que nous ne risquons plus rien. Les plus grandes précautions sont prises quand même à bord, car ce sont ces précautions qui ont appris aux submersibles que devant un convoi d'aujourd'hui ils ont plus de chances de périr que d'atteindre un de leurs objectifs.

Notre navire est puissamment armé. Il paraît que c'est un modèle du genre ; des plateformes à l'avant, à l'arrière, et tout au long du pont supérieur supportent toutes sortes d'armes, mitrailleuses lourdes, canons à tir rapide et grosses pièces. Un équipage militaire sert tout cela et accède aux armes par des escaliers en vis qui partent de la porte de leur cabine pour déboucher sur les tourelles. Dès qu'il y a "quelque chose" une sourde sonnerie résonne chez eux et seuls les passagers qui entendent les galopades dans les escaliers peuvent se rendre compte qu'il y a alerte.

La masse sera seulement alertée à la dernière minute lorsque le danger sera une certitude, car il est inutile de mettre en marche pour une fausse alerte tout le mécanisme d'évacuation. L'alarme est donnée par des sonnettes qui suivant l'ordonnance de leurs coups annoncent le sous-marin ou l'avion car à chaque attaque correspond un mode de défense différent.

Au départ on a pris parmi les passagers parlant anglais une équipe pour aider les servants des pièces car le ravitaillement en obus pourra se faire ainsi plus rapidement. Je suis parmi ceux-là et me promène fièrement avec un brassard spécifiant ma qualité de "gantier," l'officier canonier du bord est charmant et a tenu personnellement à faire notre instruction ; ensuite il a pris en photographie ces jeunes Français groupés autour d'une pièce et coiffés du casque américain. Il nous a demandé notre adresse et serré vigoureusement la main, puis magnifiquement élégant a regagné ses appartements.

Nous devons donc rejoindre à chaque alerte nos postes de combat et puis, ma foi . . . essayer de

vaincre. Nous n'avons pour la plupart jamais été soldats et si au début nous avons été impressionnés par ces grosses armes compliquées, après les explications de l'officier elles ne sont plus des énigmes. Nous avons cru que jamais nous ne pourrions accomplir tous ces mouvements sans cogner au moins une fois ou deux le nez de l'obus, ce qui aurait, paraît-il, signifié pour nous une volatilisation immédiate, mais il suffit "d'attraper le coup" et ces longs fuseaux ne sont plus que de grosses bûches.

Je suis toujours appuyé à la rambarde lorsque m'aborde un garçon qui a cela de remarquable d'être toujours au courant de tout. "La France," me dit-il, "est par là, tout près, enfin relativement, cela ne vous fait rien ?"

Alors pour lui faire plaisir j'essaye de chercher ce que cela me fait de connaître la direction qu'il me suffirait de suivre pour retrouver mon pays. Je cherche et réponds : "Où qu'il soit il n'est pas loin de moi." Il doit apprécier les phrases toutes faites car à mon grand contentement cette réponse lui suffit. Pendant un instant en cherchant, non pas ce que je ressentais mais ce que j'allais lui dire, je l'ai détesté de poser de pareilles questions et il ne méritait pas d'autre réponse.

Il s'est éloigné et alors pour moi-même je cherche, bien au fond, ce que cela me fait que la France soit par-là, très près, même relativement. La nuit est tombée maintenant et mes yeux cherchent à percer cette masse bleutée du crépuscule. Je pense d'abord à ma maison, je la vois illuminée. C'est stupide – blackout sûrement, et tout s'éteint. Devant mes yeux la pauvre maison est morte ; c'est encore là un des méfaits de la guerre d'avoir tué l'expression des villes, le visage des maisons et les joyeuses lumières. Ce n'est rien à côté du reste et pourtant . . . si ; quand on y réfléchit c'est énorme ; on commence à tuer un pays quand on le fait vivre dans le noir.

J'ouvre la porte et j'entre ; personne ne se retourne car je ne suis pas parti ; on a entendu mes pas brutaux bousculant les graviers ; on sait que c'est moi. Il fait une douillette chaleur car la grande cheminée est pleine de bois, la lumière est douce et hors le centre de la pièce les coins se perdent dans l'obscurité. Mes sœurs m'ont regardé et celle qui tient dans ses bras son petit enfant se met à lui parler doucement. Je l'ai troublé car j'ai poussé la porte brutalement et il gémit. "Il y a du vent

toujours qui entre avec toi" me dit-elle. La plus jeune dessine et la fantaisie de ses traits se traduit sur son visage ironique et moqueur. Je suis trop grand et trop anguleux pour cette assemblée féminine. Je m'assieds pourtant et je fume. Je me transporte auprès d'elle ; à travers la fumée, je la vois, Elle. Nous sommes assis au bord d'une rivière enchanteresse. C'est un souvenir. Nous sommes très près et sous cette coupole de feuilles à la musique de nos souffles proches nous arrêtons le passage du temps.

La sonnerie me perce les oreilles. ALERTE.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Alerte. Il fait nuit—la mer—ah, oui, transport de troupes — à travers l'Atlantique vers l'Angleterre. Que dois-je ? . . . le canon . . .

Je me précipite, je glisse sur le pont, m'engouffre dans le passage réservé au "gun crew," grimpe l'escalier en colimaçon à toute vitesse, la tête me tourne, le grand air ; le dernier des canonniers de l'équipage vient d'enjamber le petit blindage qui entoure la pièce. Je suis au pied de l'échelle avant qu'il ait disparu. Au passage j'arrache mon casque de son support et l'enfonce à fond pour qu'il ne tombe pas au moment où je sauterai. Oup! Ça y est, je tombe auprès du canon. Chacun est à son poste et ils se retournent pour voir qui a fait ainsi vibrer la tôle du plancher. Ils me sourient et j'aspire une grande bouffée pour reprendre mon souffle.

Celui qui a, collés aux oreilles, les écouteurs du téléphone pose ses jumelles et me regarde. Il me fait signe et sans parler m'indique ma ceinture de sauvetage ; en effet elle s'est détachée. Je rectifie sa position. Quelqu'un me tape sur la jambe. Je regarde en bas—c'est mon camarade qui m'avertit qu'il est prêt. Les caissons sont ouverts et le premier projectile à moitié dégagé—l'homme au téléphone. "Gun two, ready, sir" ; nos regards se lèvent vers la passerelle, dernier étage de cet énorme bloc sombre qui nous surplombe. Nous sommes sur la plage avant, mais on ne voit rien. Qu'importe. Il y a le câble caoutchouté du téléphone—le chargeur, les bras en position, attend l'obus. Je le reçois d'en bas. Il est à sa place. Maintenant nous attendons. Je regarde le canon pointe le ras de l'eau à bâbord de ce côté aucun bateau sauf la corvette où est-elle, à propos ? Ah ! Une, deux, je compte trois d'entre elles groupés à quelques centaines de mètres. La lune s'est dégagée des nuages ;

c'est pourquoi on voit si bien ; la passerelle est bien visible maintenant. Quelle heure peut-il être ? Me suis-je endormi accoudé au bastingage ? Je demande à mon camarade des caissons. "Une heure," il dormait, m'explique-t-il, "et le temps de mettre un pantalon" . . . Voilà la raison de son retard. Une heure. Que le temps passe vite chez soi !

Le marin le plus proche m'indique l'endroit où sont réunis les escorteurs. "Look ! " L'un fonce à toute vapeur tandis que les autres virent de bord—que se passe-t-il ?

Vlang ! Le bateau vibre. Une lueur sur la mer. L'homme tout contre moi assis le long du tube manœuvre à toute vitesse les poignées de direction. Le canon tourne rapidement. La culasse passe devant ma poitrine et je change de place pour être à ma main. Après avoir fini de tourner, le fût s'abaisse ... Stop, ça y est. Oui, mais il faut perpétuellement changer le pointage, car nous continuons d'avancer.

Vlang ! Vlang !—Les corvettes grenadent. Nous vibrons à chaque fois. Un grand coup dans l'air, une lueur, un temps, et puis à nouveau un canon tire là-bas—les nuages couvrent la lumière et on voit de moins en moins—les coups se rapprochent et se séparent irrégulièrement ; ils tirent à plusieurs maintenant—vers la gauche le convoi sans changer sa vitesse ni ses distances avance irrémédiablement. Le tangage est lent ; les grands navires qui ne sont que des masses sombres plongent et relèvent à la même cadence calmement comme si rien ne se passait. Le téléphoniste regarde la passerelle comme pour susciter un ordre ou saisir un geste ; mais on ne voit plus rien. Les corvettes se sont engagées dans une ronde et grenadent sans arrêt. Il y a de grandes gerbes dans ce cercle et maintenant des lueurs jaillissent au niveau de l'eau, comme des étincelles électriques, leur répétition éclaire la scène et le profil des navires de guerre se découpe en noir lorsqu'ils passent entre les explosions et nous.

J'essaie de demander quelques explications à ceux qui autour de moi scrutent la nuit attentivement. Le pointeur en direction qui se trouve maintenant tout contre moi lâche deux, trois mots techniques incompréhensibles, puis retombe dans son observation.

VLANG Nous nous retournons tous d'un bloc. Le bateau a frissonné de la poupe à la proue. La grenade est toute proche. En un clin d'œil nous voyons filer

à tribord une corvette échevelée. Elle semble nous avoir frôlés ; elle gagne sur nous. Vlang ! Les bas des pointeurs pédalent à toute vitesse, le canon tourne follement sans heurt et se baisse. Je dois vivement m'écarter pour éviter la culasse. Je change à nouveau de place. Au-dessous de moi l'autre attend ; le long fuseau serré contre lui et posé dans le creux de son bras gauche plié. Les pointeurs suivent lentement un point quelque part dans le sillage du chasseur. J'attends l'explosion de la nouvelle grenade mais rien ne vient. Rien ne vient et en arrière à gauche cela semble aussi s'être tu—le chef de pièce regarde. On ne tire plus et les petites masses noires des corvettes reprennent leur place en file.

Le silence s'étend. Seul le bruit de l'eau et le cliquetis de l'obus que l'autre en dessous recouche soigneusement à sa place.

Le nuage est passé et la lumière revient. Le bateau qui nous a frôlés est maintenant loin devant. Le Morse parle ; la passerelle répond sans doute. Les "boys" accrochent leurs casques ; lentement aussi ils desserrent leur ceinture. J'en fais autant. La pièce prend sa position de repos, dans l'axe du navire, presque à l'horizontale.

"Finished" déclare le téléphoniste. Le chargeur me passe l'obus en place et avec précaution ce dernier regagne sa place.

"Bonne nuit" disent les garçons. "Good night."

"Combien reste-t-il de cette nuit ? L'heure ?" Il referme le caisson et ne peut me répondre tout de suite. "2h.20. Tu viens ? Je vais me coucher. Je suis gelé" "Non, je reste encore un instant. Dormez bien. Bonsoir."

Il n'y a plus sur la plateforme que l'homme de garde. Il a les mains enfoncées dans les poches latérales de sa veste—bizarre canadienne bleu marine, fourrée et épaisse. Décidément l'équipement des américains n'a pas encore fini de m'étonner. Une espèce de cagoule lui couvre la tête. Je ne vois que ses yeux car le reste est couvert par le microphone du téléphone pendu à son cou.

Il s'assied en silence sous le tube et pour moi se confond avec cet appareil étrange que tout à l'heure j'étais là pour nourrir.

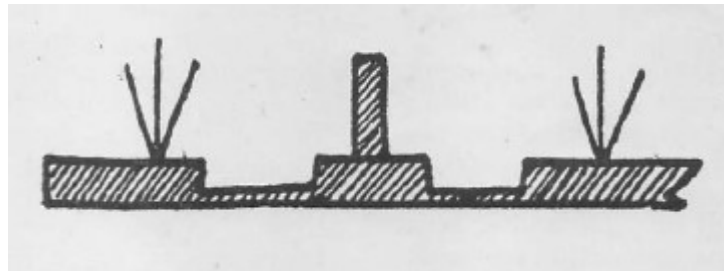
Je me penche sur le blindage. Je me rapproche et m'éloigne de l'eau car à cet endroit la plateforme surplombe la mer.

Je me balance au-dessus des vagues qui filent en bruyant perpétuellement. Il n'y a plus rien maintenant et le convoi n'a cessé d'avancer. Le convoi marche, avance encore et nous approche de l'Angleterre. Depuis combien de mois ce voyage dure-t-il ? Je compte, bien que je le sache très bien—sept—sept mois depuis le départ.

Je me souviens. Elle seule savait. Elle attendait de semaine en semaine et de jour en jour. Puis au début du dernier jour d'heure en heure.

Pourquoi ne lui ai-je pas permis de venir sur le quai devant le train ? Ce départ se serait matérialisé car pour Elle une séparation après un dîner, fût-il triste, n'en est pas une. Pourquoi ? Par peur de moi ? Par horreur des manifestations publiques ? Ou parce que je ne l'avais jamais vue pleurer. J'aurais peut-être été brusque. Je suis toujours brusque. Ma sœur m'a dit un soir que je rentrais et que je m'approchais de la cheminée--oui je crois bien que c'est elle—elle m'a dit "Il y a une tempête toujours qui entre avec toi."

Pierre LEFRANC.



LES LIVRES

TÉMOIGNAGE D'UNE RESURRECTION.

Peu de livres auraient dû plus être médités par notre génération que "Les Réprouvés" d'Ernst von Salomon (die Geächteten). Les Allemands qui en ont autorisé la réimpression en 1941 ont permis à ceux que passionne le relèvement de notre pays de tirer d'un ouvrage vraisemblablement destiné à leur propagande la plus belle leçon de patriotisme.

Ernst von Salomon avait 18 ans lorsqu'il vit rentrer du front les armées de la défaite. Il est à ce moment élève d'une école militaire et la foule déchire tous les jours l'uniforme que ses camarades rêvent de porter.

Dans une ville de Rhénanie, il assiste à l'entrée des troupes françaises d'occupation. Un officier français fait un peu trop brutalement dégager le trottoir ; il est saisi à bras le corps par un jeune allemand et jeté dans l'escalier d'un passage souterrain. Ernst von Salomon écoeuré par l'accueil que ses compatriotes font à leurs vainqueurs est enthousiasmé par ce premier geste de révolte et rattrape le jeune homme qui s'est enfui ; ils se présentent ; l'autre est un officier de marine, Kern, le futur assassin de Rathenau. Cette rencontre décidera de l'avenir du cadet Ernst von Salomon. Il est sans famille, sans ressources. Il vit dans une petite mansarde où il n'a pas les moyens de faire du feu, mais sa table boiteuse est calée par une caisse de cartouches il n'a pas de manteau, mais cache sous son matelas un fusil et une roue de canon.

Kern est à la tête d'une organisation terroriste qui se propose d'abord la chasse aux "collaborateurs," les séparatistes rhénans, et la reprise des armes à n'importe quelle occasion. Ensemble ils participent à des coups de main d'une audace inouïe : en plein jour ils assassinent un des chefs autonomistes qui déjeune avec des officiers français dans une brasserie de Mannheim ; ils soulèvent la population de Pirmasens contre la municipalité autonomiste, et ils arrivent à faire évader de la prison de Leipzig deux officiers de marine que sur la demande de l'Angleterre la Cour Suprême devait juger. Finalement leur force est de créer en Allemagne le mythe de la "Sainte Vehme," confrérie mystérieuse dont les membres seraient astreints à des rites spéciaux et soumis à une justice impitoyable.

Deux règlements de comptes envers des mouchards suffisent à maintenir la terreur dans le cœur de ceux qui se sentiraient disposés à trahir et la légende est répandue à loisir par les jeunes patriotes.

En 1921 le gouvernement allemand d'accord avec la Société des Nations organise le plébiscite de la Haute-Silésie, revendiquée par les Polonais. Les Silésiens se révoltent et quelques démocrates polonais sous la conduite de Korfanty entreprennent d'entrer dans le bassin minier. C'est alors que se produit un phénomène extraordinaire : passant outre les consignes de la République de Weimar, de jeunes allemands venant de tous les coins du pays sans qu'il y ait eu de mot d'ordre, se retrouvent dans le train de Breslau, porteurs d'étranges colis : ils se reconnaissent rapidement et chacun déballe un paquet : ils ont ramassé tout ce qu'ils ont trouvé et peut servir au combat ; ceux qui ont leurs fusils sont les privilégiés mais la plupart assemblent comme un puzzle des mitrailleuses et des mortiers ; certains même qui avaient apporté une roue de canon espéraient rencontrer des compagnons susceptibles de compléter l'engin. Arrivés à Breslau les corps francs se constituent mais les cheminots refusent de les conduire ; peu leur importe ; ils s'emparent des locomotives. Cette expédition spontanée tint longtemps en échec les troupes polonaises.

Le gouvernement allemand qui réprouvait ces patriotes (officiellement du moins) leur envoya plusieurs avertissements ; mais rien ne retenait plus leur ardeur, si ce n'est les munitions qui s'épuisaient, les pansements qui faisaient entièrement défaut, le ravitaillement qui n'arrivait pas. Ernst von Salomon et ses camarades revinrent peu nombreux et sans triomphe de cette croisade mais elle avait suffi pour qu'une commission présidée par le Général ***** fût formée en hâte et que le plébiscite ne favorisât pas les Polonais autant qu'ils l'avaient espéré.

Certes, mon dessein n'est pas dans cet essai auquel manque une documentation impossible à trouver en Grande Bretagne (Le principal d'entre eux étant la monumentale "Histoire de l'armée allemande" du collaborateur Benoist-Méchin) de relater les moyens techniques et les étapes du redressement allemand après la défaite ; il entre encore moins dans mon propos de définir en fonction de l'activité terroriste de la jeunesse allemande ce que nous-mêmes aurions dû faire ou ce que nos camarades

demeurés en France devraient faire à 20 ans de distance les mêmes événements ne sauraient se reproduire ne serait-ce que pour avoir enseigné au vaincu d'hier les erreurs de ses anciens vainqueurs, et les entreprises les plus héroïques soient-elles qui auraient pour prix l'établissement dans notre pays d'un régime analogue au national-socialisme ne mériteraient plus alors notre considération. Mais entre 1920 et 1923, époque à laquelle se développe l'action d'Ernst von Salomon et de ses camarades, le mouvement hitlérien a déjà pris naissance. Il est vrai qu'il ne s'étendait qu'à la Bavière, mais pas une fois le nom d'Hitler n'est prononcé (sauf dans les paroles d'adieu de Kern à son ami et la phrase me paraît interpolée "Si Hitler sait choisir son heure, c'est peut être l'homme qu'il nous faut.") Il est vraisemblable que l'auteur des "Réprouvés" soit devenu par la suite un adepte du nazisme mais son livre nous permet de distinguer dans leur essence la Révolution National-socialiste et l'idéal d'une jeunesse déçue et avide de donner à son pays quelque chose de plus qu'une grandeur, une foi.

Et c'est là au fond qu'est l'intérêt de ce livre : les jeunes officiers qui risquaient tous les jours leur vie dans des coups de main, qui partaient en guerre sans armes, sans équipements chaque fois qu'ils soupçonnaient que pourrait être relevé l'honneur de leur patrie, soit avec Goltz dans les pays Baltes, ou bien sans commandement en Haute-Silésie n'étaient pas des S.S. fanatisés par une propagande toute faite ; eux-mêmes cherchaient leur doctrine dans l'action et dans la méditation. Kern et Ernst von Salomon passaient des nuits entières à discuter du sens qu'ils entendaient donner à leur Révolution. Ce n'était pas les réunions enfumées du Burgerbraukeller où l'on établissait à la hâte quelque vague programme destiné à couvrir de nouveaux vols et de nouveaux assassinats ; mais des dialogues où la seule note de violence était l'expression d'un dévouement passionné à la cause nationale et s'ils en sont arrivés à assassiner Walter Rathenau, ce n'est ni par haine ni par jalousie mais parce qu'ils jugeaient que cet homme incarnait une conception politique qu'ils avaient délibérément rejetée.

Rathenau était certainement en 1922 la plus forte personnalité de l'Allemagne. Ce financier qui était président de l'un des plus grands trusts mondiaux, l'A.E.G., rêvait de donner à son pays le bonheur et la prospérité et de lui rendre ainsi à l'extérieur le prestige que la défaite des armes lui avait arraché.

Dans les conférences internationales il était arrivé à faire comprendre aux grandes puissances la nécessité de remettre l'Allemagne sur pied. Après Versailles il avait publié un opuscule où il affirmait sa foi en son pays et s'élevait contre l'outrage qu'il avait subi. C'est cet ouvrage que le cadet von Salomon acheta tout à fait par hasard dans une librairie de Francfort. Toute la nuit il le lut et le relut, soulignant les passages qui le frappaient. Il admirait le patriotisme de Rathenau et durant des mois brûla de le rencontrer. L'occasion s'en présenta un jour que le ministre faisait une conférence. Il y entraîna son ami Kern et alors se place une scène étrange : les deux jeunes gens sont au premier rang et le regard de Kern se croise avec celui du ministre. Il y a un silence ; chacun a eu dans cette seconde la révélation de sa propre destinée.

Au-dessus d'un pays ruiné par la défaite, périodiquement bouleversé par des insurrections communistes, menacé dans son unité par l'agitation séparatiste, deux idées viennent de prendre conscience d'elles-mêmes dans un mouvement que seul Hegel fût arrivé à définir.

L'enseigne de vaisseau dont le bâtiment gît peut-être au fond de la baie de Scapa Flow et dont la seule richesse est le revolver qui lui permet de faire justice aux traîtres—le financier qui, voyant briller les lumières de Berlin, Stuttgart, Milan et Madrid, peut se glorifier d'entretenir pendant douze heures de plus la vie quotidienne de millions d'individus —ne sont plus maintenant que les représentants de deux mondes antagonistes entre lesquels il n'est pas de compromis et dont l'un devra succomber. Aux yeux de cette jeunesse Rathenau est le symbole de l'Univers de leur défaite et elle lui nie le droit d'y intégrer le peuple allemand, même en lui procurant tout ce à quoi sa misère actuelle peut le faire rêver. "Je ne veux pas", dit Kern en quittant son ami le jour où il frappe le grand coup, "rendre le peuple heureux, je veux lui donner une destinée."

Certes la situation de notre pays est, je le répète, sans analogie avec celle de l'Allemagne de 1923. Pour que se révèlent les conceptions autour desquelles les Français travailleront au relèvement de leur patrie il faudra attendre l'heure de la paix. Sans doute, à ce moment-là, verrons-nous apparaître, soutenus par une égale bonne volonté, des hommes d'état éclairés et des jeunes gens qu'un combat souvent réprouvé aura menés

à une intransigeance fanatique. Ceux-là exigeront de nos compatriotes qu'ils sacrifient— provisoirement peut-être—leur bien-être à leur Idéal, comme eux-mêmes l'auront fait pendant des années. Mais faudra-t-il, au nom de l'avenir de notre peuple, résoudre ces antagonismes par la violence ?

Je pense que l'esprit de notre Nation y répugnera. La France se détournera peut-être des solutions faciles qu'on lui proposera pour méditer grâce à ses héros le sens qu'elle entend donner à sa résurrection.

ANDRÉ BERNHEIM.



LE CINEMA

On se refuse la plupart du temps à considérer le cinéma, comme un art. Toutes les formes nouvelles de l'art après avoir suscité un petit scandale n'ont récolté que l'indifférence jusqu'à ce que le snobisme un jour les découvre et les mette au pinacle. La masse suit dans le mépris et dans l'enthousiasme les marchands de tableaux qui font leurs affaires.

Quant au cinéma, peut-être serait-il raisonnable de finir par l'admettre et par y travailler dans un but artistique.

* * *

Peu d'entre nous peuvent se souvenir de la courte période d'indignation dont on gratifia le cinéma. Un art personnel ne souffre pas du mépris général, au contraire ; mais un art collectif où le concours d'élites est indispensable est atteint par le refus à s'y intéresser ; car en fait alors ce sont les moins bons où les chômeurs qui à défaut de mieux s'occupent de lui. Voilà ce qui est arrivé au

cinéma et les navets qui s'en suivirent naturellement consacrèrent l'abstention des gens de théâtre et des littérateurs.

Lorsque par la suite, de grands artistes se compromirent avec le cinéma, c'était trop tard. Les pionniers médiocres au lieu de chercher et d'exploiter la personnalité de cette branche nouvelle empruntèrent aux autres arts collectifs leur personnalité. Sur cette erreur l'écran prit son essor et portant préjudice au théâtre, avec lequel il ne devrait avoir aucun point commun, il attira l'énorme, majorité du public existant qu'il n'eut aucun mal à entraîner sur ses médiocres chemins ; de plus, le cinéma se créa une formidable clientèle propre à qui les mauvais producteurs donnèrent leurs idoles et dont ils modelèrent le goût.

En France les groupes des spectacles ne voulurent pas voir et conclure. Que de symptômes pourtant ! Combien de transformations où l'écran descendait définitive- ment des cintres, combien

de tristes fermetures et combien de victimes de ce monstre nouveau que l'on méprisait au lieu d'essayer de le comprendre et de compter avec lui ! Si la défaite de ces groupes ne les éclairait pas peut-être le succès des autres aurait-il pu leur donner la solution. De petits sous-sols, de minuscules salles, de petits clubs où tout Paris courait, alors que leurs gradins restaient vides. Il semble qu'ils aient mis un certain entêtement à ne pas comprendre.

L'histoire du cinéma est une illustration lumineuse de l'erreur cinématographique. Quelles en ont été les conséquences ?

D'abord la plus tragique fut un abrutissement, un avilissement du public. Ce qu'on peut dire pour mesurer l'ampleur du mal c'est que la salle est pleine, quel que soit le film. Le public ne discerne plus du bon et du mauvais. En outre, il y a beaucoup de villes qui ne possèdent qu'une unique salle de projection. On décide d'aller au cinéma et on y va sans regarder l'affiche et on est content, car le soir où on va au spectacle est un soir de fête. Le directeur de la salle ne choisit même pas ce qu'il va passer, mais les bandes lui arrivent automatiquement, inexorablement dirais-je, par le fait du mécanisme de location des films pour la province.

Le public n'est pas coupable ; ce sont les producteurs. Il aurait fallu dès les premiers jours surveiller la sortie des films et se maintenir à un niveau. Combien parmi cette grande quantité de bandes, combien peuvent être considérées comme une œuvre intéressante et qu'il est souhaitable de voir présenter à un énorme public ? Une centaine pour tous les studios. Peut-être suis-je même au-dessus de la vérité. C'est un fait et le succès en est un autre.

On était arrivé à confondre petit à petit les deux critères d'un spectacle--critère financier et critère esthétique. Evidemment la question financière joue mais après qu'un choix esthétique a été fait. Les producteurs l'avaient oublié et pour eux un film bon ou mauvais cela dépendait uniquement de son rapport. Ils devaient s'appuyer pour parler ainsi sur les déclarations d'hommes de théâtre. (Monsieur Louis Jouvet dans un livre affirme que ces deux critères ne sont pas distincts ; parlant du théâtre il dit : "Une bonne pièce est une pièce qui paye") et cela est vrai pour le théâtre où une terrible sélection a eu lieu avant qu'on se décide à monter une pièce ; cela n'est pas vrai pour le

cinéma lorsque la préoccupation esthétique n'est pas venue un instant à l'idée de celui qui choisit : scénariste, metteur en scène et distribution.

Maintenant la médiocrité a pris en général place sur tous les écrans et les salles ne désemplissent pas. Le résultat amené par ce public omnivore fut que le cinéma devint une entreprise commerciale et abandonna complètement le point de vue artistique.

A l'heure qu'il est, toutes les productions cinématographiques "font leurs frais," et l'énorme majorité des films "paye" des bénéfiques tels que la plus grande réussite théâtrale ne peut en donner la moindre idée. A cause de cela le cinéma est parfois devenu uniquement une opération financière, par le truchement de laquelle un prêteur arrive à toucher d'incroyables intérêts.

Bien entendu il faut changer cet état des choses— mais comment ?

Revenons à l'origine du mal : je crois que c'est le fait que le spectateur va voir n'importe quoi ; c'est cela qui enlève au producteur toute préoccupation artistique.

Il faut donc éduquer le public ; il faut qu'il reconnaisse un bon film d'un mauvais, un bon comédien d'un cabotin et un metteur en scène d'un commerçant. Cela n'est pas un problème intéressant uniquement l'art cinématographique, car par ce moyen, et c'est là comme je le dirai tout à l'heure une des caractéristiques du cinéma, on touche tout le monde : durant ces dernières années le nombre des spectateurs atteignit, après une augmentation progressive qui ne se ralentit pas, des chiffres énormes. Voilà donc un problème d'intérêt universel car dorénavant il faut compter avec le cinéma.

Cette éducation du public ne peut porter ses fruits que dans longtemps ; mais, ce travail nécessitant un contrôle de la production des films, on traitera la maladie en supposant le malade guéri. On ne sortira que de bons films pour amener le public à n'accepter que ceux-là. Ce qu'il y a de difficile dans une telle entreprise, c'est qu'il faut décider arbitrairement du bon et du mauvais. Il faut admettre de telles décisions pour le cinéma comme on les admet pour les autres arts. Prenons comme exemple les commissions nationales chargées de l'achat des tableaux et des commandes pour les musées ou les établissements de l'état.

J'imagine un comité qui déciderait si tel projet peut être réalisé : étude du scénario, de la décoration, des costumes et de la distribution. Mettre la firme dans une telle situation qu'elle ne pourra produire sans l'appui de cet organisme limitateur de navets. Ce comité devrait disposer aussi de gros capitaux (prélèvement sur le prix de chaque place) pour aider une firme et avancer les fonds nécessaires aux entreprises nouvelles. Un film coûte terriblement cher ; voilà pourquoi il y a seulement un très petit nombre de producteurs. Si un film ne coûtait pas plus cher à faire qu'une pièce de théâtre à monter (c'est à cela qu'il faut arriver) nous aurions une grande diversité et un grand choix. C'est là, je pense, une des raisons pour lesquelles un organisme indépendant des trusts devrait soutenir ces idées et les talents privés de moyens. Ce comité pourrait aussi augmenter la production en augmentant le besoin des écrans ; limiter la vie d'un film médiocre sur les grands écrans, baisser les bénéfices de chaque producteur pour permettre ou de réduire le prix des places ou d'augmenter le programme, ce qui augmente la production et augmente le nombre de ceux que le cinéma fait vivre : artistes, décorateurs, photographes, musiciens, costumiers, tailleurs, électriciens, etc., assureurs, avocats, écrivains et ouvrières.

Aujourd'hui, en France, on parle beaucoup du cinéma. Il y a un comité du cinéma aux destinées duquel Monsieur Marcel Achard préside. Je ne sais s'il a apporté quelque solution à ces problèmes ou bien si ce comité n'est qu'un instrument d'action allemand. De toutes façons, de tout ce qui existe à l'heure qu'il est, rien ne pourra rester, car les 51% de toutes les actions des studios qui résident en France sont allemands. On doit penser dès aujourd'hui à l'organisation de l'industrie cinématographique en France. Ce qu'il y avait avant la guerre était mauvais. Ne parlons pas de ce qui est imposé aujourd'hui, mais pensons à la solution de demain. Nous aurons la possibilité de repartir à zéro quant à l'organisation. C'est un grand bienfait. Espérons que ceux qui s'en occuperont s'en rendront compte.

Non seulement le cinéma n'a pas estimé à sa juste valeur la responsabilité que sa brusque croissance posait sur ses épaules, mais pas plus il n'a trouvé sa véritable personnalité. Lancé sur une mauvaise voie il a continué, et à part quelques hommes de grand talent, les ouvriers du cinéma n'ont pas su dégager de toutes les orientations qu'ils ouvraient à lui la personnalité de cet art nouveau.

Il est simple de répondre à la question : "Le cinéma a-t-il une personnalité ? " "Le cinéma ne met-il pas à notre disposition des moyens d'expression qui lui sont propres ? " Cela est évident ; je dirai plus : parmi ces formes d'art quelques-unes sont absolument nouvelles, si neuves que jamais rien dans l'histoire des spectacles ne peut leur être comparé.

Un film peut présenter au public des scènes si éloignées et si différentes de tous les autres arts spectaculaires que le public peut ressentir devant un écran des sensations inconnues et dont la valeur est d'une qualité rare. Je parle là de réalisations qui n'utiliseraient que les moyens propres au cinéma. Quels sont ces moyens et ces possibilités nouvelles ? Avant de parler du Film qui est le produit fini de cette industrie, mentionnons les possibilités pratiques de cet art. Le rayon d'action du cinéma s'étend depuis déjà quelques années à tous les points du globe (appareil portatif de projection avec générateur). Le projecteur et sa bobine peuvent être aussi bien un instrument d'enseignement, de culture et d'information accessible à tous qu'une arme de propagande, de bourrage de crâne, voire même d'intimidation.

Parfois ce grand amuseur de la masse se retourne contre elle. L'histoire devient aisément tendancieuse et les imaginations peuvent se donner libre cours. (Ceux qui ont suivi les travaux de l'Allemagne Nazie ont pu frissonner en voyant ces grandes bandes admirablement empoisonnées dans l'art desquelles les Allemands d'Hitler ont excellé).

Cette incroyable docilité, cette possibilité merveilleuse ou satanique, a été comprise par tous mais rarement utilisée dans un bon sens. Des films inintéressants, nuls et sans aucune portée, ont fait le tour du monde et la voiture du cinéma ambulant les a passés dans les pays les plus éloignés. Dans ces villages l'étonnement faisait place au désintéressement. C'est ainsi que l'on apporte la civilisation aux populations de bonne volonté.

Maintenant le film, que doit-il être ? Il n'est pas trop tard pour lui montrer les voies dans lesquelles les producteurs doivent l'orienter.

La première branche, la moins développée aujourd'hui, quoique la guerre l'ait passablement améliorée, c'est l'enseignement. L'enseignement sous toutes ses formes, le véritable cours complet aussi bien technique que pratique depuis le dessin animé du fonctionnement d'un moteur à explosion

jusqu'au vieux monsieur qui viendra bavarder avec vous dans la langue que vous apprenez. Je n'ai jamais vu cela utilisé au cours de mes études. Le documentaire a été beaucoup plus développé et parfois il s'est approché du chef-d'œuvre. Souvenons-nous des films de Painlevé, de tous les pays du monde avec qui nous avons ainsi fait connaissance, de tous les appareils dont nous avons appris la fabrication et de tous les problèmes qui nous ont été exposés. Souvenez-vous de "La Marche du Temps" et du "Chasseur d'Images" souvenez-vous de "l'Afrique Vous Parle" et de "Malheur aux Vaincus" ; souvenez-vous de ces plantes et de ces champignons que nous avons vus pousser ? . . .

L'information est aussi une forme d'enseignement très active. En témoignent toutes les salles d'actualités du monde.

Il faut venir en Angleterre pour voir l'appareil portatif projeter pour des soldats des films d'instruction. Tous ne sont pas bons—loin de là. C'est l'expérience qui manque et à la fin de la guerre lorsque l'entraînement et la technique seront trouvés l'officier détournera son objectif des tanks et, braquant l'appareil sur la vie, nous en apprendra les merveilles.

Quittons un peu cet aspect utilitaire et parlons du film spectacle, du film distraction. D'abord, voilà une règle générale : éviter de prendre le caractère d'un type voisin d'art collectif. Il serait amusant sur chaque plateau de mettre un grand écriteau où serait écrit en rouge sur blanc "Ne faites pas du théâtre." Il serait amusant de ne plus considérer le cinéma comme la propriété de rapport des hommes de théâtre. Il serait amusant de voir sur les écrans d'autres sujets d'inspiration que les pièces des six derniers mois.

L'auteur dramatique pense en signant sa pièce : "Ce sera au moins un excellent film."

Parfois on sauve une pièce par un film ; d'autres fois au contraire on assure le succès d'un film grâce au passé de la pièce.

Je ne pense pas utile d'énumérer les pièces passées à l'écran par une suite naturelle des choses. Depuis quelques années et surtout, dernièrement où le cinéma a atteint son comble de médiocrité, toutes les pièces font un film.

C'est une grande erreur . . . En premier lieu, c'est un assassinat de la pièce ou du moins une telle déformation qu'elle perd tout son sens. Ensuite c'est un attentat contre le cinéma car quelle que soit la valeur de la pièce, étant destinée au théâtre, elle donne un mauvais film et induit en erreur le public sur l'âme du cinéma.

L'explication de cette erreur est simple. C'est une question d'argent pour l'auteur et les créateurs des rôles ; ensuite cela simplifie grandement le travail du producteur ainsi que ses risques. On lui apporte un sujet, une œuvre éprouvée qui suit un passé glorieux ; peu de frais, scénario presque fait, distribution souvent automatique, décors simples, puisque le théâtre ne peut se permettre beaucoup de fantaisie ; costumes prêts à passer sur le plateau, en somme voilà pour le producteur la bonne aubaine.

Résultat : on ne demande rien à la foule des ouvriers du cinéma qui chôment. Le théâtre livre à domicile, seul les adaptateurs vont avoir du travail. Et quel travail ! Découpage et rafistolage d'un texte, prouesses acrobatiques pour utiliser ce qui existe, décors . . . lambeau de texte, etc . . .

Cela explique que le public se passe aisément du théâtre ; le cinéma lui en distribue. Mais le public, prenant ces affreuses adaptations pour du théâtre (l'affiche annonce une pièce et non un film) se fait une nouvelle idée de l'art de Racine, Marivaux et Becque. Je dois dire qu'en sortant d'une salle après une projection de ce genre on perd un peu son équilibre. Qu'est-ce que le théâtre et quelle part le cinéma joue-t-il ? Qu'est-ce que le cinéma ? etc ... Toutes sortes de questions analogues tourbillonnent dans la tête.

'Imiter, singer, se substituer au théâtre est l'accusation la plus grave.

Lorsqu'il s'agit du Music Hall ou du Cirque c'est moins criminel Cela ne devient presque plus qu'une question d'argent. Le cirque et les music halls ferment alors que de nouveaux cinémas ouvrent leurs portes. Les directeurs, les grands amateurs des Médrano, Cirque d'Hiver, Scala, Moulin Rouge, doivent s'incliner devant les techniques-plateaux de Joinville ou de Billancourt. Ne parlons pas de la perte de ces atmosphères chéries d'Yvette Guilbert ou des Fratellini ; de l'odeur de la sciure ou de la poussière des coulisses.

Est-il besoin de se demander si ces choses si précieuses gardent encore de la valeur devant le "producer" en bras de chemise avec sa visière de cellulôid et ses assistants délicats ? La question ne se pose pas et pourtant nous admettons ces disparitions. Nous n'allons plus au music-hall ni au cirque. Ce n'est pas la qualité des spectacles qui fait défaut, mais nous avons oublié le chemin des lieux nouveaux où des rescapés veulent faire revivre pour nous la Bodinière, l'Eldorado ou l'Horloge.

Pourquoi dire que vous n'aimez pas le cirque alors que n'importe lequel de ces films de variété contient les éléments d'un spectacle de cirque ? Je crois trouver un symbole dans ceci : applaudit-on au cinéma ? Non. Parfois quelques claquements de mains crépitent mais les voisins se retournent et l'enthousiaste s'arrête tout honteux. Un applaudissement est dépaysé au cinéma—l'applaudissement est réservé aux artistes "en chair et en os" et parfois le cinéma nous trompe si bien que nous applaudissons ... et c'est ridicule. Voilà la conclusion.

Le film doit se terminer dans le silence et la salle doit se vider sans bruit, sans musique hurlante. D'ailleurs le public qui se lève et qui atteint lentement le bout de la rangée, le couloir et la sortie, ressent cela à tel point qu'il ne parle pas. Certains essuient leurs yeux ; d'autres sont graves et c'est le plus grand hommage.

L'écran doit utiliser tout ce qui n'est pas à la disposition du régisseur de la scène ou du chef de piste. C'est simple ; d'abord tous les extérieurs, toutes les vues de grandes envergures et tous les truquages. Les très grandes réalisations nous ont donné une idée de ce que peut nous présenter le cinéma—le film historique "à grande mise en scène" (Le Signe de la Croix, Scipion l'Africain, Ben-Hur) quoique dans ce domaine-là une très grande prudence soit indispensable (comme catastrophe souvenez-vous de Marie Antoinette de la Métro Goldwyn). Mais il semble qu'avec une bonne documentation et l'aide de spécialistes il soit très possible de faire revivre certains épisodes de l'histoire ; non seulement pour leur intérêt dramatique mais pour le fait historique. Il y a les biographies qui font partie de cette catégorie. Il y eut dans ce genre de très belles bandes, commençant par "la Symphonie inachevée" qui est, je pense, le chef d'œuvre. (Mentionnons Rembrandt, Beethoven, La Symphonie Fantastique, Pasteur, etc . . .)

Ensuite viennent les grands films d'aventures (plus ou moins construits sur la petite histoire (Pacifique Express—l'Incendie de Chicago—les trois Lanciers du Bengale, La Brigade Légère) dans la réalisation desquelles les Américains sont les maîtres.

Cela, c'est simple, seul le cinéma permet ces énormes actions, ces mouvements et ces grandioses photographies.

Passons aux truquages, patrimoine sans limite du cinéma. Qui se souvient du "Monde perdu," de "l'Homme Invisible," du "Docteur Jekyll " ; se souvient de l'attrait de ces images et de ce monde fantastique ; de l'univers phénoménal de Caligari, de l'horreur du "Masque de Cire." On peut aimer ou non ce genre mais il est indéniablement nouveau et nous ouvre des perspectives inconnues.

Je me souviens d'un film de Wells "l'Homme qui fait des Miracles." où la philosophie de l'auteur de "Vers le Grand Etat" se manifestait par des scènes remarquables. L'anticipation fait partie des truquages; (1a Vie Future" et "Metropolis"). Le domaine du cinéma est loin d'être sans intérêt.

Toutes ces productions demandent de grands moyens et le cinéma français, à cause de ses faibles possibilités, n'a pu présenter de telles réalisations et ses films d'aventure ne sont rien à côté d'un "Gunga Din" ou des "Conquérants." Notons en passant une très belle réussite de Feyder, "La Kermesse Héroïque" qui à défaut de grands mouvements était une merveille de goût, de tact et d'esprit.

Il est un terrain où les Français furent incomparables et où leurs œuvres furent admirées du monde entier et presque jamais égalées.

Le style : Ces titres vous le diront "Quai des Brumes," "Derrière la Façade," "Hôtel du Nord," "Le Jour se Lève." L'atmosphère : la jeune fille grelottante dans son ciré. (C'est une image de "Quai des Brumes"), ce louche estaminet à quelques kilomètres du centre de la ville : la vulgarité du lieu, l'immoralité de l'homme et cette étrange pureté de sentiment.

Sans doute de tels films classent le cinéma français au premier rang. Ce n'est pas là une opinion de Français. Beaucoup d'Anglais et des Américains mêmes sont de cet avis. René Clair est peut-être à la source de tout ce talent.

Il est parmi les hommes du cinéma un des plus grands et de toutes façons un de ceux à qui le cinéma doit le plus. "A Nous la Liberté" et tous les autres jusqu'à "Fantôme à Vendre" (film tourné dans un studio étranger : c'est là un symptôme).

Avant de quitter la production où l'homme est acteur, précisons le rôle du cinéma muet—cinéma sonore mais muet. Mentionnons Charlie Chaplin, c'est tout dire. Je pense inutile de citer des titres, nous les avons tous à l'esprit. Il est aussi superflu de dépeindre leur style. Stylisation et symbolisme. Les grandes œuvres de Chaplin sont antérieures au parlant pour la plupart, pourtant dans ses dernières productions le génial comédien a repoussé la parole, et c'est là qu'est le point important.

"Les Temps Modernes" pouvant profiter de tous les perfectionnements dont jouit le cinéma contemporain les a repoussés. Pourquoi ?

Chaplin, héritier du talent des mimes, a tiré du cinéma une partie de sa substantielle moelle ; il a su être acrobate au cinéma sans faire du cirque ; parfois même il a montré un cirque au cinéma sans jamais nous présenter un spectacle de cirque.

Une action qui serait dans toute autre mise en scène théâtrale est devenue dans ses mains une œuvre proprement cinématographique ; à tout moment, il s'est efforcé d'utiliser toutes les possibilités de sa camera : le champ illimité de son objectif, les projecteurs et les jeux de décors. Ce sont là les qualités qui nous intéressent, qualités de forme si l'on peut dire ; le fond : c'est le talent de Chaplin, alors que cette faculté à réaliser son art, c'est là véritablement son génie.

Chaplin a fait du cinéma. Chacun de ses films n'était que du cinéma ; c'étaient des chefs d'œuvres ; creusons dans ce sens, regardons ce qui donnait à ces productions leur caractère et leur qualité. Simplicité, clarté et franchise ; sûreté et concision des expressions ; toutes qualités indispensables à la compréhension des films muets, sans que cela donne un caractère superficiel à toute action ; les sentiments les plus profonds ont leur masque : à nous de les déceler et de les saisir. Le cinéma a demandé au public d'entrer dans le jeu, de donner et d'apporter la richesse de sa sensibilité.

Pourquoi ai-je parlé de Chaplin seulement sous la classification de cinéma muet ? Peut-être s'est-il aperçu que cette énorme difficulté que le progrès avait supprimée était la discipline, le cadre

nécessaire à l'expression de la personnalité du cinéma.

Il ne peut pas repousser toute expression sonore, bien entendu. Je parlerai plus loin de la musique, mais l'angle du muet permet de voir le cinéma sous un aspect nouveau, sans doute son véritable aspect.

Signalons que la suite naturelle de ces débuts serait le surréalisme. On a souvent imaginé dans des tentatives vers la recherche de notre moi la projection de nos pensées, de nos désirs ou des images de notre imagination, sur un écran. Des artistes, des écrivains voient déjà sur l'écran autour de la tête de leur personnage leurs réflexions intérieures, leurs désirs, leurs pensées . . . ils voient des surimpressions, des gestes irréels, des mouvements pensés ; ils entendent la voix de leurs esprits, la musique intérieure et les sons imaginés. Ce sont des essais passionnants, peut-être ne donneront-ils rien de solide hors des tentatives intéressantes ; peut-être au contraire devant ces images nous promènerons-nous au fond des pensées de l'inconnu qui est notre voisin ; peut-être apprendrons-nous à nous comprendre et à nous élever ? Ce n'est pas impossible. Attendons l'après-guerre ; nous pourrons juger du résultat des recherches.

Avant d'aborder le dessin animé—qui est la branche dont je veux parler en dernier je voudrais dire un mot de la musique et de l'écran.

Actuellement le silence n'existe pas au cinéma. Le silence du cinéma c'est un solo de violon ; c'est une suite d'onomatopées, c'est un chœur aérien . . . mais ce n'est jamais le silence.

Je ne réclame pas l'absence total de bruit je voudrais entendre le chant du grillon, ou le bruit de la rue ; le cri du hibou ou l'ascenseur qui escalade les étages ; n'importe quoi venu du royaume du silence ; le cri des voisins ou encore le bruit du train sur le pont ; n'importe quoi mais qu'on arrête cet abominable orchestre, qu'on fasse taire les chanteurs et l'impeccable violon.

On finit par ne plus se rendre exactement compte de ce que l'on entend, cette cacophonie de mots murmurés et d'instruments miaulants c'est la vie telle qu'elle nous apparaît sur un écran et nous l'acceptons ;

pour le bruit, on en arrive dans la vie à sentir une atmosphère de cinéma lorsque nos actions coïncident avec une musique quelconque.

Il n'est pas intéressant de faire un procès détaillé du cinéma contemporain ; c'est un fait, cependant, que les producteurs ont construit une morale et des principes de vie qui sont propres au cinéma, les humains sur l'écran ne respirent et n'agissent pas comme le spectateur dès l'instant où il se retourne dans la rue. Ceux qui ne séparent pas la vie de l'écran de l'existence telle qu'elle est, finissent gangsters ou ratés.

La seule excuse des industriels du cinéma c'est encore le public et nous ne pouvons pas en tenir compte. Que reste-il alors ?

Nous voilà arrivés enfin à la partie de cette chronique où je vais pouvoir laisser libre cours à mon enthousiasme.

Charlie Chaplin et une partie de la production française nous ont retenus de désespérer du cinéma. Le dessin animé nous a montré que nous avions eu raison de nous entêter ; peut-être arrivera-t-on un jour à accepter le cinéma tout entier. Au film d'éducation le schéma animé a donné toute sa force—depuis les courbes qui serpentent sur l'écran jusqu'à l'image humoristique que l'on retient mieux que les chiffres.

Ici comme pour les autres catégories la documentation me manque, des notes m'auraient permis de vous parler de la naissance du personnage animé ; somme toute, qu'importe d'où ils viennent. Felix, Betty, Micky, Mathurin sont là. Entièrement sortis de l'imagination des hommes, ces personnages nous sont maintenant familiers Pluto est notre compagnon comme un chien de chair et d'os. Ce ne sont pas seulement des dessins ; ils sont des êtres vivants avec leur personnalité, leur tristesse et leur enthousiasme. Le génie qui les a créés ne s'est pas contenté de nous les faire vivre ; il leur a donné un monde aux dimensions nouvelles, un monde de bruits, de couleur, de sentiments et d'humour.

Aucune de ces bandes n'est semblable, chacune contient son faisceau d'éclairs spirituels, son rythme et ses nuances. Avez-vous parfois pensé à la quantité d'idées nécessaire aux plus petites d'entre elles ?

Quel magnifique travail de création a demandé le dessin animé. Quelle poésie, quel esprit et quelle observation !

C'est un travail énorme, création du personnage, les dessins et les actes. Il est admirable car il apporte toujours du nouveau. L'étude d'un orage, celle d'une biche ou d'un lapin ; œuvre de découverte pourrait être parfois œuvre d'enseignements.

Il paraît qu'aux Etats-Unis l'imagination des enfants est canalisée, qu'ils rêvent Donald, Pluto et Blanche-neige, il paraît que les petits garçons mangent beaucoup d'épinards et que les petites filles dorlotent dans leurs bras des petits faons. C'est l'unité dans la production qui est cause de cette espèce de bourrage de crâne. On peut compter sur une seule main les producteurs de dessins animés et le trust Disney domine le marché. Walt Disney travaille dans un style et lui seul produit le nombre de films nécessaire à tous les écrans. Sa firme fait preuve d'une imagination et d'un espoir incroyables, mais comme elle est pratiquement la seule dans le monde pour ce genre de production, la gamme présentée au public en est réduite. On peut compter aussi très rapidement le nombre des personnages importants. Si pour le monde entier le style du dessin animé est unique, il devient un danger en imposant ses conceptions et ses idées même si celles-ci sont excellentes, ce qui est le cas de Disney. En plus de la petite bande humoristique et d'aventure, Disney nous a présenté plusieurs longs métrages où l'énormité du travail a entraîné une moindre perfection. Outre l'impression que le dessin animé lui non plus n'échappe pas à l'annexion commerciale je dirais que parfois il y a des fâcheuses fautes de goût et cela surtout dans les coloris. Ensuite Disney a essayé de sortir de son style : "film d'enfants pour grandes personnes" pour aborder la pure recherche artistique. Ce sont des illustrations musicales. Je ne puis apprécier la valeur de ces essais n'ayant vu aucun de ces films. Les critiques se sont heurtés ; l'essentiel à en retenir c'est que voilà un chemin où il faut s'aventurer sans hésitation. Peut-être y aura-t-il beaucoup de tâtonnements, des échecs, mais c'est un monde à créer. Combien de joies et de pures impressions ne va-t-on pouvoir tirer de l'imagination et de la sensibilité des hommes. A nous de savoir orienter notre génie de créateur pour sortir du néant l'univers où dorénavant nos esprits vont vivre.

Laissons en arrière toutes les mauvaises imitations que le cinéma a commises, attachons-nous au monde aventureux ou poétique qu'il a produit, entrons dans le jeu, prenant de l'imagination du dessin animé, ouvrons-nous les portes de l'univers ensoleillé que le génie créateur des hommes a commencé à nous indiquer.

Surtout ne restons pas indifférents ; le cinéma n'est pas, comme des imbéciles ont pu le dire, un art mécanique ; le cinéma doit devenir un grand art.

Son avenir dépend de la façon dont il sera compris par les organisateurs de demain. C'est à nous de leur montrer les voies sur lesquelles ils devront lancer le cinéma renaissant, celui qui surgira des cendres des entreprises de bourrage de crâne.

XXX



DE FOURRAGERS EN FICELLE

1. DIDIER P. Connaissant Bénodet. Ancienne adresse : Rue d'Assas Paris.
 2. DONALD F. G. DUCK. "Club des Quatre" Ancienne adresse : Foerstraats.
 3. CAPITAINE MAIRESSE-LEBRUN. Afrique du Nord.
 4. CLAUDE WITTELSON.
GILBERT MARX.
PAUL ABOUDARAM. Afrique du Nord.
 - 5 - ELIE DEPRET.
PIERRE DUMESNIL. Ancienne adresse : Mesnil sur Ogel.
-

Les personnes intéressées sont priées d'écrire à Raymond Vitte,
French O.C.T.U.,
P.O. Box 244,
London, E.C.4.

En indiquant le numéro de référence.

Chaque demande d'insertion devra être accompagnée de quelques indications pour éviter les confusions et interdire toute utilisation non motivée de cette rubrique.

